LES
PRISONNIERS
DU TEMPLE.

LES PRISONNIERS DU TEMPLE.

PAR J.-J. REGNAULT-WARIN,
Auteur du Cimetière de la Madeleine.

TOME SECOND.

A PARIS,
Au Dépôt de Librairie de LOCARD fils,
Rue des Saints-Pères, n.° 18.

AN IX (1800).

LES PRISONNIERS DU TEMPLE.

LIVRE TROISIÈME.

HASARD, fatalité, fortune, mots magiques à l'oreille du vulgaire, sons vuides et vains pour le cœur qui sent, pour le génie qui combine; tandis que l'homme ordinaire courbe, sous ces talismans, une tête servile, celui qu'anime un souffle généreux, les accueille du sourire de la pitié; ou s'il daigne en user, c'est comme d'un moyen qui ajoute à l'empire qu'il conquiert sur l'humanité; soit que par la raison du glaive, ses victoires imposent le joug; soit que sa puissance éloquente soumette au frein, soit même que l'éclat de ses vices subjugue, ou que l'é-

nergie de ses crimes intimide ; il calcule le hasard, déconcerte la fatalité et fixe la fortune. Du sein des obstacles il tire ses ressources, comme si la nature conspirait avec lui. Il se joue avec les phénomènes, et par sa supériorité, au milieu des miracles, il commande l'admiration : Mahomet transforme, en révélation divine, une déplorable épilepsie ; Auguste punit, par une éclipse calculée, la plus dangereuse sédition ; César que ballote sur les vagues enflées un frêle esquif, en se nommant, rassure le batelier et calme la tempête ; le vainqueur des Ptolomées, d'une chute se fait un titre de possession, et s'écrie en embrassant la terre : *Afrique, je te tiens.*

C'est sur-tout durant la période révolutionnaire, que, sous la forte main de quelques-uns de ces hommes merveilleux, la fortune a vu plus que jamais rapidement tourner sa roue. Quels mouvements désordonnés ! quelles choses

imprévues ! quels retours prodigieux ! Mais c'est moins à l'aveugle rotation de la machine qu'il faut attribuer tant d'élévations inouies, tant d'intermittences étonnantes, tant de chutes soudaines, qu'aux passions de ceux qui en furent tout-à-la-fois les héros et les victimes. Tantôt empruntant les livrées de la nécessité, tantôt haranguant au nom de l'intérêt public, l'ambition avait donné le premier branle : tel misérable, opiniâtrement cramponné au degré le plus bas, se trouva brusquement porté jusques au faîte ; et tel qu'on croyait grand parce qu'il était exhaussé, abandonna lâchement son piédestal à la première secousse. De-là des têtes qu'avait illustrées le diadême, tombant sous la hache des bourreaux ; de-là des fronts que la gloire avait couronnés de lauriers, souillés dans la poussière ; de-là aussi des hommes obscurs, sortis de la fange par d'inconcevables efforts, venant

étaler sur la pourpre souveraine, tour-à-tour et souvent à-la-fois, les plus rares talents, les plus hautes vertus, les plus épouvantables forfaits.

Tel avait été, si non la lettre, au moins le sens du discours qu'avait tenu au prince, Bénédict en le quittant. Rentré chez lui, le fils du comte d'Artois employa une partie de la nuit à y réfléchir et à rectifier plusieurs idées fausses, que les circonstances lui avaient suggérées. Celle-ci entr'autres, qu'il regardait comme un immuable principe : que le hasard était pour beaucoup dans tous les événements, et que le bonheur, bien plus que le mérite, fesait les héros. De ses notions nouvelles, plus honorables pour la providence, plus consolantes pour l'humanité, il déduisit la juste conséquence, qu'avec un courage opiniâtre, il lui était possible de surnager à son naufrage, et par une réunion d'efforts, d'accom-

plir la mission à laquelle on l'avait destiné ; mission dont un déplorable concours de revers avait assuré le succès. Mais était-il bien dans la pensée, dans les entretiens du curé, de le lui faire tenter de nouveau. N'y avait-il, pour servir son pays et pour arriver à la gloire, que le chemin de la guerre civile ? Ce fut en laissant errer son esprit sur ces doutes, que Ferdinand s'endormit.

Il n'y avait pas deux heures qu'il goûtait les douceurs du sommeil, lorsque la première pointe du jour amena Bénédict dans sa chambre. Ils étaient convenus la veille que, si le ciel était serein et la mer calme, la matinée du lendemain serait consacrée à la pêche. En conséquence, le diligent curé long-tems avant l'aurore, avait préparé les lignes, les hameçons, l'appât et une espèce de seine d'osier pour loger les captures. Ferdinand se lève ; ils partent.

Dans quel touchant appareil la

nature sortait de son engourdissement nocturne ! Le bon pasteur, qui tous les jours à chaque instant en contemplait les charmes, croyait chaque matin les voir pour la première fois. Il n'est que les ames simples et les bons esprits pour les bien apprécier : parlez aux voluptueux des grandes villes, de la majesté des forêts, de l'aspect imposant de la mer, de la pompeuse résurrection du soleil ; ils feront un geste de dégoût ou un sourire de dédain. Bénédict, qui avait le cœur trop droit pour être coupable d'un tel travers, ne parlait qu'avec enthousiasme des beautés sans nombre que le réveil de la campagne étalait à ses yeux. Avec cette chaleur communicative qui s'exhale de la persuasion, avec ce langage pénétrant qui la manifeste, il les expliquait à Ferdinand non moins ému. Ils cheminaient lentement dans un sentier tortueux, qui du presbytère descendait au rivage ; l'herbe humide

de rosée leur envoyait ses émanations balsamiques. Un vent frais divisait en fumée diaphane les vapeurs du matin : sur la cîme vacillante des arbres, les oiseaux commençaient leurs chansons ; dans le lointain retentissaient les sons de la trompe et le mugissement des troupeaux ; sur la face de la mer légèrement ridée, était suspendue une brume condensée, tandis que s'élançant d'un fleuve d'or et de pourpre, le soleil apparaissait à l'horizon pour rendre à l'hémisphère, la vie, la chaleur et la clarté.

Nos pêcheurs étant parvenus jusqu'au promontoire où Ferdinand la veille avait entamé son récit, ils choisirent pour jeter leurs lignes, une petite anse dont l'eau transparente et presque immobile laissait apercevoir une foule de poissons qui se jouaient sur les grèves. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes grosseurs et de toutes formes ; les uns ronds

et luisants, comme des disques argentés, liserés de roses et piquetés d'azur ; les autres pareils à des serpents, déroulant leurs longs anneaux bariolés d'or et de brun ; ceux-ci en forme de raquette, et paraissant enveloppés de mailles fauves sur un fond bronzé ; ceux-là oblongs, et d'un blanc d'ivoire comme des œufs de tortue, ou contournés en spirale, offrant en dehors des cônes de porcelaine, et en dedans des coupes de corail ; presque tous vifs, rapides et pressés, se dardant comme des traits, glissant les uns sur les autres, plongeant jusqu'au lit de cailloux, remontant soudain à fleur d'eau, et décrivant dans le limpide bassin, mille courbes variées, quelques-uns stagnants, immobiles, flottants à la surface, semblables alors au plus riche parterre ; et comme lui brillant des plus vives nuances.

Le curé jouit quelque tems de l'admiration de son hôte ; après

quoi tous deux s'étant assis à l'extrémité du petit cap, Bénédict amorça, et jeta sa ligne, pendant que le prince continuait sa narration.

« Soit politique, soit nécessité, les princes et leur cour quittèrent Coblentz. J'ai ouï dire dans le tems, mais je ne l'assure pas, que l'électeur de Mayence, menacé par le cabinet de Versailles, les avait forcés à ce parti. Quoi qu'il en soit, ils parcoururent successivement presque toutes les petites souverainetés qui partagent et composent le corps germanique; favorablement accueillis par celles que l'opinion ou l'intérêt avait rangées dans leur cause, froidement reçus et bientôt éconduits par celles qui redoutaient la France, craignaient la guerre ou méprisaient leurs personnes; d'ailleurs sollicitant beaucoup, recrutant peu, contractant des ligues éventuelles, et, au défaut des ressources pécunaires, employant la voie

des procalmations, ou l'office des gazettes, pour se faire des défenseurs et des prosélytes.

» Ce fut dans ces caravanes chevaleresques où nous allions susciter des libérateurs à notre roi, des vengeurs à notre patrie, que j'appris à connaître le génie allemand, la franchise de son égoïsme, l'ingénuité de son orgueil. Si le sentiment continuel de mes maux me permettait de mêler au sérieux de ce récit quelques traits plaisants, il ne me faudrait pas chercher beaucoup pour provoquer votre sourire. Je n'aurais qu'à vous ébaucher le portrait ou plutôt la caricature de cette chanoinesse impérieuse, qui n'admettait aux honneurs de son salon que ceux qui dans son antichambre ont fait preuve de trente-deux quartiers; je vous parlerais de ce fier prélat qui ne célèbre la messe qu'avec des hosties empreintes de ses armes; je vous indiquerais ce baron ignorant et présomptueux,

qui, se croyant issu d'une maison plus ancienne que celle des Bourbons, mais n'osant pourtant le soutenir, se contentait de le faire entendre, en citant sans cesse l'empereur Othon comme la souche de ses aïeux. »— Assez de portraits, interrompit le curé dans cet endroit; quand ils ne sont que descriptifs, ils interrompent la narration et fatiguent l'esprit; ils affligent le cœur, lorsqu'ils sont satiriques. Vous parcouriez les cours d'Allemagne, qui vous donnaient l'hospitalité; continuez, je vous prie.

« Nous arrivâmes à Vienne, continua Ferdinand un peu déconcerté, et là, il nous fût prouvé plus durement encore qu'ailleurs, que, si les princes ont rarement des amis, ils n'ont jamais de parents.

» L'empereur, fesant des troubles de la France, l'objet de ses ambitieuses spéculations, venait de signer avec la Prusse et quelques

autres puissances, une alliance secrète, dont le prétexte était de rendre au roi mon oncle, le pouvoir que l'anarchie lui enlevait chaque jour en détail, mais dont le motif trop réel était de partager entre les contractants les lambeaux de la France déchirée.

» On voulut amorcer la cupidité des princes français, en les associant à cette coalition spoliatrice; ils frémirent d'horreur, quand on la leur proposa, la rejetèrent unanimement, et coururent au fond du Nord implorer des secours avoués par la probité.

» L'héritière et l'émule de Pierre-le-Grand, l'immortelle Catherine, des derniers feux de son génie, échauffait encore les glaces de la Neva. Elle tendit à d'illustres fugitifs, une main noblement protectrice, les combla de distinctions honorables, et n'oublia rien pour leur faire retrouver aux pays des frimas, les souvenirs de la Seine. Mais, trop prudente pour enga-

ger dans une guerre hasardeuse, un empire que la politique, autant que les distances, éloignait du foyer des dissentions, elle se contenta d'offrir, elle employa même de généreux efforts pour faire accepter aux princes des secours pécunaires; manisfestant d'ailleurs une bonne volonté plénière, un zèle sans limites pour leurs intérêts, et fesant appareiller, mais seulement pour la forme, une flotte assez nombreuse, dans ses ports hospitaliers.

» De Saint-Pétersbourg, Monsieur et ses courtisans se réfugièrent à Véronne dans les états vénitiens : si ceux de la czarine nous avaient offert, d'un côté, le despotisme adouci par la grandeur, de l'autre, l'esclavage ennobli par la politesse; ici nous ne trouvâmes dans les rangs supérieurs que tyrannie sombre et dissimulée; dans les classes subalternes, qu'avilissement, que sentiment de haine et que soif de

vengeances. Le sénat nous reçut avec un orgueil protecteur, le doge nous parla avec une morgue ridicule, le peuple nous vit avec une basse jalousie ; cependant sous un ciel toujours aimable, je trouvai quelques doux instants, et plus d'un site délicieux me rappela l'objet de mon éternel amour.

» Au surplus le séjour de Véronne ne fut qu'un asyle ; la politique timide et pusillanime des nobles Vénitiens, n'osant ni menacer les usurpateurs de la France, ni défendre leurs victimes, et ne présentant pour ressources à celle-ci, que des vagues promesses, un espoir éloigné et des protestations hypocrites.

» Ainsi, dans une monotone oisiveté, quelquefois interrompue par des lueurs d'espérance, s'écoula plus d'une année. Le trône de Louis XVI, dès long-tems miné par des factions diverses, s'écroula enfin ; la chute vint re-

tentir jusqu'à nous. Nous en fûmes long-tems étourdis, et le coup parricide qui la suivit, acheva de nous abattre.

» J'ignore quelle impression produisit dans l'intérieur de la France le trépas du roi. Chez les étrangers, elle fut inexprimable. Cette nouvelle jeta Véronne et sa cour française dans la plus étrange consternation. Un morne silence régna tout-à-coup. Toute action s'arrêta, tout mouvement fut suspendu. Chacun, l'œil éteint, la tête penchée, craignait de la relever et de rencontrer quelques regards. A cette terreur froide qui glaçait tous les esprits, on eût dit que chaque personne tremblait de trouver sur son vêtement des taches de sang de Louis. On ne rompit ce silence effrayant que pour douter de la vérité de l'événement; on arguait de son impossibilité, par le prestige sacré qui environne les monarques; de son invraisemblance, par le caractère généreux

des Français. Raisonnements démentis par les faits! Dès long-tems la majesté du sceptre, soumise aux analyses des sophistes, avait été livrée à l'indifférence ou aux mépris : était-ce d'ailleurs le peuple français, victime de la tyrannie, qu'il fallait accuser d'avoir secondé ses bourreaux?

» Au milieu de l'affliction générale, la mienne avait un caractère plus grave et plus pénible. Non seulement dans la perte commune j'avais à supporter celle de mon roi, mais il me fallait pleurer un père; et quel père? celui de ma chère Marie-Thérèse! C'était aussi sur les destins de cette malheureuse amante que je versais des larmes; elles étaient bien amères lorsque je songeais que le rêve de tant de grandeurs et de prospérités avait fini par un noir cachot. Quel horrible contraste de ce cachot triste et mal-sain, avec les palais où elle avait vu s'écouler les beaux jours de son enfance!

Dieu d'innocence et d'amour, était-ce donc à ton plus bel ouvrage que devaient-être infligés les châtiments réservés pour le crime !

» Un deuil profond navrait tous les cœurs, et enveloppait la cour du régent, quand la mission d'un personnage dont nous respections le devouement, vint nous apporter quelques consolations. Un matin que je dormais encore, mon père entre dans mon appartement, s'approche de mon lit, et les larmes aux yeux, m'embrasse plusieurs fois. La rigueur du sort semble s'adoucir, dit-il ; habillez-vous, et rendez-vous sur-le-champ à l'audience de votre oncle. Là vous apprendrez qu'il vous faut dans peu faire l'essai de votre courage. J'obéis au comte, et le suivis chez son frère. En face de celui-ci, assis à côté d'un bureau, sur lequel étaient plusieurs papiers déployés, se tenait debout et découvert, un homme de moyen âge, d'une physionomie honnête, dé-

cemment, mais simplement vêtu, et dont le maintien semblait composé de douleur et de satisfaction; des pleurs roulaient sur sa paupière, et un demi-sourire entrouvrait sa bouche. Contemplez avec vénération et saluez avec reconnaissance, ce digne homme, me dit Monsieur; seul, de tous les serviteurs que l'intérêt attachait au roi, il a prouvé qu'il n'était retenu près de son malheureux maître, que par le dévouement et l'amour. En un mot, c'est *Cléry*. — Ce nom, qui était devenu pour moi synonyme de bienfesance, m'inspira un tel élan d'enthousiasme pour celui qui l'honorait, que je m'empressai de le serrer dans mes bras; et confondant mes larmes avec celles qu'il répandait, je lui adressai une foule de questions sur les derniers mois, sur-tout sur les derniers jours de la vie de mon oncle infortuné. — Suspendez vos caresses et arrêtez l'impétuosité de vos demandes, me dit Monsieur;

Cléry va procédér dans tous ses détails à ce triste, mais trop attachant récit; je le terminerai, moi, par la lecture de ces lettres, monument douloureux de la tendresse de celui que nous regrettons.

» Alors Cléry, rappelant l'époque à laquelle nous avions quitté la cour, retrace jusques à celle que nous avions atteinte; les principaux événements qui ont occupé ce long espace, la tentative que fit le roi au 21 juin pour échapper à ses geoliers, et le déplorable résultat qui en fut la suite; l'organisation de la nouvelle constitution et la lutte perpétuelle que produisit entre les pouvoirs un système d'équilibre, ou plutôt de balancement, sans modérateur commun; l'accroissement gigantesqued'une association trop puissante dont les branches, comme celle d'un polype, enveloppaient, étouffaient le cœur du gouvernement; l'attentat du 20 juin, pré-

lude d'un crime plus décisif, comme il fut plus hardi; enfin l'explosion du 10 Août, qui dans un abyme creusé depuis long-tems, engouffra le prince et la monarchie.

» Ici Cléry se livra aux détails minutieux, mais intéressants, des derniers moments de l'existence de Louis; il nous fit, pour ainsi dire, assister au spectacle auguste et lamentable de sa longue agonie, de sa mort tragique. Je ne vous répéterai pas ce que peut-être vous savez aussi-bien que moi (1).

» Quand le fidèle valet-de-chambre eut cessé de parler, Monsieur, s'adressant à moi : Mon neveu, me dit-il, je vais vous lire de la lettre de Louis XVI ce qui vous concerne; que le don précieux qui l'accompagne encourage votre

---

(1) *Voyez* le journal de M.r Cléry, et le Cimetière de la Madeleine, par J.-J. Régnault-Warin, orné de gravures, qui se trouve chez Lepetit, libraire, rue Payée-S.t-André.

jeune ardeur, en attendant que celle qui en est l'objet et qu'il vous promet de nouveau, en devienne aussi la récompense! — C'est dans cet instant sur-tout, respectable Bénédict, dit le prince en s'interrompant, que mon naufrage excite tous mes regrets; entr'autres choses il m'a privé d'un porte-feuille...» — Que voici, dit le pasteur en le présentant à Ferdinand : les papiers qu'il renferme, et qu'il a bien fallu que je lusse, tant en les fesant sécher, que pour savoir à qui nous avions sauvé la vie, m'ont appris, mais n'ont appris qu'à moi, qui vous étiez. Pour tous les autres habitants, vous êtes un citoyen honnête, duquel, après l'inspection de son porte-feuille, j'ai répondu. Cependant, comme je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'à prendre connaissance de tous les papiers qu'il renferme, vous me ferez plaisir de me communiquer celui dont il s'agit ici, et qui, si je ne me

trompe, enveloppe un portrait. — Admirez-le, mon cher hôte, s'écria Ferdinand, en le mettant sous les yeux du curé; c'est celui de la fille de mon roi, de mon adorable Marie-Thérèse! Avouez qu'elle est toute charmante. Quelle attention délicate, non seulement dans le cadeau, mais dans la manière dont il est fait! Et quand je pense que c'est peut-être la veille de sa mort que Louis XVI.......» Les sanglots coupèrent la voix du prince qui, essuyant du revers de sa main ses larmes tombées sur la glace du tableau: — La voilà, continua-t-il, telle que je la vis la première fois, avec son chapeau de bergère, son costume des champs et son agneau chéri! Voilà ce front ingénu, siége d'une noble pudeur! Voilà ces yeux, dont l'azur aussi serein qu'un ciel sans nuages, présagent l'innocence, et donnent la félicité! Voilà cette bouche qui ne s'ouvrit jamais que pour proférer des paroles indul-

gentes! Vaine peinture cependant! En retrançant les traits, à peine as-tu indiqué l'ame céleste qui les décore ! Mais qu'importe, si l'amour, pour jamais, la fixa dans mon cœur ? — J'admire le portrait, et vous écoute avec plaisir, dit le curé ; mais ajoutez à celui que j'éprouve, en me lisant la lettre du roi. — Baisez-en les caractères sacrés, répondit le prince en l'ouvrant ; hélas ! ce sont peut-être les derniers qu'il ait tracés !.... Après quelques réflexions préliminaires sur sa situation malheureuse et sans remède, et sur celle de sa famille, Louis XVI ajoute : « Un seul espoir vint adoucir » l'horreur de ces affreux instants, » mes malheurs ne m'ont pas fait » oublier ma promesse ; dès le ber- » ceau ma fille fut destinée à mon » neveu, et malgré les sollicitations » intéressées, le tems n'a fait que » fortifier ma résolution. J'y tiens » aujourd'hui plus que jamais ; » mais, lorsque je suis aux fers,

» puis-je me flatter de la voir réa-
» lisée ? Car enfin ma fille n'est
» plus à elle, ni à sa mère, ni
» à moi, et c'est peu de la mé-
» riter, il l'a faut obtenir. » --- Je l'obtiendrai, m'écriai-je ! Qu'est-il besoin de faire pour cela ? Ce transport m'enchante, dit Monsieur en m'embrassant ; je ne l'attendais pas moins de votre sang que de votre amour. Apprenez donc, mon fils, que non seulement le roi notre frère vous a désigné pour l'époux de sa fille, mais que nos délibérations inspirées par les circonstances, vous ont d'avance nommé le libérateur et le vengeur de la patrie. Oui, c'est à votre jeunesse, à votre ardeur, à la noblesse de votre origine et à la dignité de vos sentiments, qu'est réservé l'honneur de replanter le grand arbre de la monarchie parmi les ruines des factions. Une puissance généreuse seconde nos desseins et va protéger vos efforts. Voici des lettres de la main royale de

de Georges, qui l'attestent. Partez pour la cour de Saint-James; allez-y montrer le héros qu'elle appelle; tous les moyens d'entreprendre vous seront prodigués; vous trouverez dans vous tous ceux de réussir. Partez, et puissions-nous ne vous embrasser qu'au milieu de Paris, sur les degrés d'un trône où vous allez replacer votre jeune et malheureux cousin!

» De peindre les idées inconnues, les nouvelles sensations que me donna ce discours, c'est ce qui serait aussi difficile que superflu. Je me croyais un homme; ce fut seulement alors que je le devins: l'opinion qu'on avait de moi, m'agrandit dans la mienne; je jurai de justifier, par des succès, les espérances que j'avais fait naître.

» Une réputation que je n'avais pu mériter encore, mais par laquelle l'indulgence encourageait ma tentative, m'avait devancé à la cour de Londres. J'y parus avec éclat; j'y fus traité avec considé-

ration ; je vis de près ce ministre célèbre qui , tout jeune qu'il est , a déjà tant fatigué la renommée. Admis au conseil privé du roi , je n'eus pas de peine à remarquer que M. Pitt fesait toute sa force et son génie. Il ne me fut pas plus difficile d'observer l'ascendant immense qu'il avait conquis, non seulement sur ses collègues du cabinet, mais sur les deux chambres du parlement; et, considérant tant de nobles personnages mus par un seul , je me gardai bien d'en conclure que tous étaient privés d'énergie et de facultés ; mais je pensai que celui qui les subjuguait avec tant d'empire , avait été doué par le ciel d'un génie plus qu'humain.

» Je reçus avec mes instructions le commandement de tous les Français réfugiés en Angleterre , et qui, des divers endroits où ils traînaient leur existence misérable , accoururent au rendez-vous général de Plimouth , où on leur donna une organisation régulière. Une escadre

appareilla dans ce port, me fut confiée sous la surveillance d'un lord que j'estimais il y a quelques jours, mais qui s'est démasqué par la plus insigne trahison. Hélas! après ce qu'il a fait, me faut-il ajouter foi à ce qu'il dit? Bon vieillard, vous dissiperez mes doutes et fixerez mon incertitude. »

Ferdinand continua de raconter au curé les incidents aussi extraordinaires que multipliés, qui en quelques jours l'avaient conduit des bords de la Tamise sur ceux de la Loire, et d'un navire où il commandait en chef, dans un modeste presbytère. Bénédict écouta avec attention et intérêt la fin de cette narration, courte pour le tems qu'elle embrasse, étendue par les faits qu'elle contient. Les désastres causés par la guerre civile, le village dévasté par elle et abandonné de ses habitants ou morts ou fugitifs; l'action que le prince livra aux républicains, et la rage réciproque qui y versa mutuellement

tant de sang ; les excès auxquels un triomphe du moment entraîna des vainqueurs aveugles et ulcérés ; le châtiment terrible, mais trop mérité, qu'en tirèrent leurs ennemis vainqueurs à leur tour ; la noire perfidie des Anglais, et leur infâme défection ; tous ces tableaux de la première partie de ces mémoires, passèrent successivement de la bouche du prince sous les yeux du pasteur. Il en frémit souvent ; mais lorsqu'après avoir donné lecture des lettres que le ministre anglais avait transmises à Ferdinand par l'intermédiaire d'Owembury ; lorsqu'après avoir rapporté mot pour mot les discours de ce lord, le prince invoqua de Bénédict des conseils qui pussent le conduire dans une occurrence si délicate, celui-ci voulut se recueillir jusqu'au lendemain, afin de ne rien accorder à l'enthousiasme du premier mouvement, et pour que ses avis, muris par la réflexion, fussent également dignes du person-

nage qui les demandait, de celui auquel ils étaient demandés, et des circonstances qui semblaient les exiger.

Le lendemain, la semaine écoulée, ramenait la satisfaction du repos. Ferdinand, qui assista aux cérémonies sacrées, fut touché du spectacle que lui présentait le village réuni pour adorer Dieu, sous les yeux et par la voix de son ministre. A la satisfaction qui se peignit sur toutes les physionomies, se mêlait un recueillement pieux. De vénérables vieillards, semblables à des patriarches, étaient guidés vers l'autel par l'amour attentif de leurs petits enfants; les épouses d'un côté, plus parées de leur chasteté que de leurs vêtements sans art; les tendres époux de l'autre, unissaient leurs voix pour attirer sur les fruits de leur mariage les regards et la bénédiction du ciel. L'aspect d'un groupe de jeunes filles aussi fraîches et aussi pures que des fleurs champêtres à

peine épanouies, donnait bien quelques distractions à leurs amants placés en face; mais un regard paternel du curé les ramenait à la célébration des saints mystères. Pour lui, entouré de six beaux enfants vêtus de lin, il recevait de l'un le sel symbolique que sa main joignait à l'eau expiatoire; de l'autre, l'antique rituel qu'un troisième parfumait d'un encens mystérieux; de celui-ci, le cierge flamboyant, emblême de la lumière de l'évangile; de celui-là les vêtements révérés du sacerdoce.

Avant la consommation du divin holocauste, Bénédict, monté dans la chaire de vérité, prit occasion de la dernière affaire dont un des villages voisins avait été le théâtre et la victime, pour féliciter ses paroissiens d'avoir échappé, d'une part à la superstition qui les eût armés, de l'autre aux ravages qui en eussent été la suite. Etendant ensuite cette circonstance de la localité à une thèse plus générale,

il démontra que, quels que soient les torts de la patrie envers nous, s'armer contre elle et la combattre, sont des crimes que le ciel réprouve et que la terre punit. « Qui
» d'entre vous, s'écria-t-il, ayant
» un père exigeant ou une mère
» difficile, oserait lever sur eux
» une main sacrilége ? qui oserait
» leur enfoncer un couteau dans
» le cœur ? Vous frémissez ! fré-
» missez donc aussi, ô vous, qui
» n'obéissez qu'à d'aveugles sug-
» gestions ou à des penchants dé-
» pravés, auxquels vous donnez le
» beau nom de gloire ! Marchez
» avec le glaive contre votre patrie,
» et méditez la place où vous la
» percerez d'un coup parricide !
» — Mais comment éviter le mal
» que cette ingrate patrie veut faire
» tomber sur nous ? comment nous
» en garantir et nous en venger ?
» — Pour vous y soustraire, fuyez;
» ni la loi naturelle ni le bon sens
» n'ordonnent que vous vous lais-
» siez immoler ; mais ils vous

» défendent de penser à la ven-
» geance. Qui vous assurera d'ail-
» leurs qu'elle est méritée ? Vous
» vous plaignez des torts de votre
» pays ; n'en eûtes - vous jamais
» envers lui ? J'admets pourtant
» que vos griefs sont fondés ; con-
» fonderez-vous, en les redressant,
» la multitude qui n'y prit aucune
» part, avec le petit nombre qui
» y coopéra ? Eh quoi ! pour attein-
» dre l'assassin caché dans la foule,
» vous dirigerez sur elle le boulet
» meurtrier ! Voilà la marche, ou
» plutôt les bords désordonnés des
» passions ; mais la raison procède
» autrement. La raison vous dira
» qu'en enveloppant dans vos ven-
» geances irréfléchies des hommes
» auxquels vous n'avez rien à re-
» procher, loin d'anéantir vos vé-
» ritables ennemis, vous en sou-
» levez contre vous une réunion
» formidable. Tous ceux que votre
» bras a frappés sont-ils morts ? et
» s'ils le sont, n'ont-ils ni parents
» ni amis ? Tel est le danger dont

» la raison vous garantira, si vous
» écoutez sa voix; mais si vous
» prêtez l'oreille à celle de la nature, de la religion, de l'humanité, de la pitié, resterez-vous,
» je ne dis pas inflexibles, mais
» indifférents? Si vous égorgez ce
» vieillard débile, cette jeune
» épouse, ce faible enfant, la nature, mes amis, vous criera que
» vous eûtes ou que vous avez encore votre père; elle vous criera
» que vous aussi possédez une
» épouse; elle vous criera que vous
» êtes père à votre tour! A l'instant
» que vous voudrez tremper vos
» mains dans le sang de votre adversaire, incendier sa ferme ou
» ruiner sa maison, la religion,
» l'humanité, la pitié s'élèveront
» toutes à-la-fois et parleront à
» votre ame. La religion vous montrera votre rédempteur expirant
» au milieu des opprobres, des
» tortures, et priant pour ses bourreaux; la pitié vous offrira l'infortuné dont vous allez anéantir

» la demeure ou les récoltes, errant, sans asyle, sans vêtements, sans pain, versant des larmes de rage, et n'exhalant aucun soupir qui ne soit enflammé par la haine ou le besoin de se venger! Et le prétexte ou même le motif d'une réparation due à votre honneur ou à votre cupidité, produirait tant d'attentats! Non, mes amis; vous demeurerez toujours tels que je vous ai connus et chéris; indulgents pour les autres, gémissant sur le mal, et ne le réparant qu'à force de bien. Vous comparerez le village votre voisin, que les discordes civiles, que le désir d'une vengeance appelée juste par ses auteurs, ont changé en désert fumant et ensanglanté; vous le comparerez avec cette vallée riante, toujours fertile et toujours fleurie, où, grâces au soin d'une population vigoureuse, nombreuse et active, chaque saison s'enrichit de nouveaux trésors, et où l'hiver même donne

» encore le bonheur au sein de l'a-
» bondance et de la tranquillité.
» Prions, mes frères, pour les
» victimes de nos déplorables dé-
» bats ; mais prions plus pour la
» conversion de leurs meurtriers ;
» ce sont là de véritables hérétiques
» qui offensent également Dieu, la
» nature et la société ».

Cette partie du prône, bien moins adressée aux paisibles ouailles du curé, que dirigée contre Ferdinand et ses projets, fit sur lui une vive impression. Quelques journées où tant de revers s'étaient accumulés sur sa tête, en affaiblissant l'impétuosité de ses humeurs physiques, avaient aussi fortement ébranlé ses premières résolutions. Il n'est de tel que l'école du malheur pour mûrir la raison ; celle du prince, fécondée par plusieurs retours sur lui-même et sur les événements, guidée par les sages maximes de Bénédict, avait pris chaque jour un degré de force assez imposant pour contre-balancer celle des

mouvements passionnés. Peu-à-peu l'expérience et le raisonnement soulevaient de ses yeux le bandeau d'une dangereuse présomption. Bien que le lâche abandon du lord Owembury lui fît naître quelques doutes sur l'authenticité de la correspondance scélérate que cet anglais lui avait remise, il lui restait toujours assez de soupçons sur le désintéressement de ses auteurs, pour craindre qu'ils ne se fussent servis de lui comme d'un instrument aussi aveugle que dévoué à leurs vengeances et à leur ambition. D'un autre côté, la défection des auxiliaires anglais, non moins que le carnage des siens, l'avait jeté dans un découragement extrême que redoublait l'isolement de sa situation présente, et que légitimaient les principes et les discours du curé. Sans donc prendre de décision avec lui-même, il se borna à l'attendre de Bénédict, qui n'avait aucun intérêt à le tromper, et qui en montrait tant à l'instruire.

« J'ai assisté ce matin à votre sermon, lui dit-il, lorsqu'il se trouva seul dans la soirée, et je vous ai entendu. J'ai mieux fait, je crois vous avoir compris; et, à quelques objections près, sur lesquelles je demande vos lumières, vous me voyez docile et résigné. Vous sentez cependant qu'à mon âge, et dans la position où le hasard m'a mis, je ne puis ni ne dois rester oisif. Je ne parle plus de gloire à acquérir; c'est un prestige aussi imposteur que décevant, qui fuit et s'éloigne à mesure qu'on le poursuit. Mais la patrie, mais ses malheureux citoyens, mais ma famille plus infortunée, ne leur devais-je pas, sinon des services, au moins mes efforts? — Qui vous dit de les leur refuser, répond le curé? qui oserait même assurer qu'ils seront superflus? Jeune homme, on n'est point un héros, pour être un conquérant; si cela était, Louis XIV serait plus grand que Henri IV; mais on obtient, mais sur-tout on mérite ce

nom, quand, par une constance inébranlable, on dompte les disgrâces de la fortune; quand, au milieu des adversités, on porte un cœur dévoué, un front inaltérable; plus encore quand on fait servir les moyens que la nature accorde, que donne le calcul, que la raison avoue; quand on les fait servir au triomphe de l'humanité. J'ai quelqu'idée que la providence vous réserve à de grandes choses : elle ne vous a pas sauvé d'une complication de périls, dont un seul à tout autre eût été mortel, pour vous faire ramper dans la foule commune. Mais que les leçons qui sortent de cette rude épreuve vous soient profitables ! Obéissez à l'instinct de gloire qui prend dans votre cœur la couleur et le nom de patriotisme ; servez votre pays, mais occupez-vous davantage à tarir les sources du sang que la tyrannie y verse, qu'à en ouvrir de nouvelles !

— Qu'ai-je à faire, demande Ferdinand empressé? J'étais prêt à tout

entreprendre ; dirigez mieux mon ardeur, et rendez-la utile. — Ce n'est qu'ainsi qu'elle sera louable, reprend Bénédict. Puis après un moment de silence : Vous connaissez, continue-t-il, le dévouement surnaturel avec lequel une femme vient de purger la France d'un de ses plus criminels empoisonneurs. — Charlotte Corday ? qu'en pensez-vous ? — Que, sous l'enveloppe délicate d'une beauté française, elle cachait l'ame véhémente d'un Romain : que si, au lieu de perdre et d'avilir ses coups, en les faisant tomber sur un scélérat expirant, elle les eût dirigés contre le chef de la tyrannie, elle eût délivré son pays. — Ainsi vous approuvez son action ? — Ah ! monsieur, qui n'en serait l'admirateur ! — Comment donc ? au lieu de répandre par flots le sang de vos citoyens, n'avez-vous pas préféré, en imitant l'assassin de Marat, de verser celui.... ? — Je vous entends. Dieu ! quel trait de lumière ; et pourquoi vient-il si

tard éclairer mes yeux! Mais il est tems de tout réparer encore : oui, j'irai, je pénétrerai dans le repaire du monstre, et lui plongeant un poignard dans le flanc, je vengerai les mânes de ma famille qu'il égorgea, ceux de cent mille Français qu'il fit égorger. — Qu'est-il résulté de l'action de Charlotte Corday? — Elle a monté à l'échafaud; mais il est beau de mourir pour avoir sauvé son pays. — L'avait-elle sauvé en effet? Le peu de sang impur qu'elle a versé, n'a-t-il pas été appaisé par une effusion plus générale? N'est-ce pas sur le cadavre du nouveau Tentale, que la tyrannie assise a ordonné de nouveaux assassinats? Sans le meurtre de Marat enfin, Robespierre serait-il si puissant, Couthon si fougueux, Collot si barbare, Carrier si anthropophage? — Vous condamnez ce que j'appelais, ce que je croyais héroïsme? — Et qui ne fut qu'un assassinat. La réaction en est terrible, mais n'a rien qui m'étonne. Lorsqu'on ne

fait que blesser la tyrannie, sa fureur devient rage ; c'est un tigre qu'il faut anéantir, si l'on veut en triompher. — Que mon emportement est coupable! son motif le justifie, puisqu'il n'a eu aucune suite. Mais si la religion, la loi défendent de repousser par un meurtre les attentats de la tyrannie, il faut donc tendre la gorge aux bourreaux, et mourir sans se plaindre? — Il faut environner la tyrannie de piéges circulaires, pareils aux toiles que dressent les chasseurs autour des bêtes féroces. Après lui avoir fermé toute issue, il faut la contraindre à se laisser prendre, et pour lors remettre au fer des lois à punir. C'est ainsi qu'en autorisant ses efforts par le succès, on les légitime par la justice. — C'est donc une conspiration qu'il faut ourdir..... contre le gouvernement? -Oui, mon fils, lui seul tient dans ses mains l'urne fatale d'où il épanche tous les maux ; il faut la réduire en poussière, et avec elle ceux qui la

dirigent. Ces hommes de proie anéantis, la France respire, l'assemblée nationale reprend sa dignité, le gouffre de la Vendée se ferme, et votre malheureuse famille retrouve, sinon les grandeurs, au moins le repos et la liberté. — Sinon les grandeurs, mon père! Quoi! jamais le trône relevé ne serait le siége de la famille qui l'honora durant tant de siècles? - Pour Dieu seul il n'y a pas d'avenir; mais si j'en crois des probabilités, fondées sur des combinaisons que je pense exactes, non seulement votre maison est bannie pour jamais de l'administration publique en France; mais, sauf quelques modifications dans la forme, celle du gouvernement demeure républicaine. —Quoi! monsieur, ma patrie serait condamnée à supporter long-tems cet opprobre? — Vous ne faites pas attention que l'opprobre ne peut exister dans la forme du gouvernement, mais dans les vices des hommes qui en tiennent les rênes.

Charlemagne ou Henri-le-Grand, chefs d'une république, l'eussent illustrée comme Rienzy ou Robespierre eussent déshonoré une monarchie. Vienne un homme qui, par l'éclat d'une juste renommée, rehausse ses qualités personnelles; que, renversant d'un pied vainqueur les orgueilleux reptiles qui bavent sur la pourpre, il réunisse dans ses mains les portions du pouvoir qu'ils se sont adjugées; la république alors commande la vénération, et reprend sa place parmi les premières puissances. — Mais l'espoir du régent, de mon père, de tous les princes, celui de la cour de Londres, seront déçus? — Où donc est l'amour de la patrie dont vous fesiez tout-à-l'heure parade? Quoi! n'est-il pas à l'épreuve du plus mince intérêt? Que vous importe qui règne ou qui gouverne, pourvu que la France soit heureuse? Pensez-vous que, pour être un administrateur éclairé, il faille compter des rois parmi ses aïeux?

Qu'étaient Charles-Martel et ce Hugues Capet, dont vous faites gloire de descendre? Si du moins votre père et votre oncle avaient su les imiter! Fils de rois, prétendant à l'être, qu'ont-ils fait pour le devenir? Errant de cour en cour; promenant, jusque dans les antichambres des ministres, la flétrissure de leur proscription; par des lâchetés insignes, peut-être même par des trahisons, ils ont montré qu'ils en étaient dignes. Ils ont abandonné leur malheureux frère à la rage de tous les partis. Pour mieux défendre le trône, ils l'ont déserté; et pour se ménager la possibilité d'y remonter, ils n'ont jamais exposé leurs personnes. Etait-ce de cette sorte que se conduisait l'aïeul dont la grande ombre rougit d'eux? Henri, couchant sous la tente, commandait ses batailles; et ce fut vainement à la pointe de son épée, qu'il gagna la couronne. Je sens que je vous afflige; ne repoussez pas vos larmes, prince;

elles honorent votre sensibilité. Qu'a d'ailleurs de commun, avec ceux dont nous parlons, un héros tel que vous ? Le sang qui circule dans vos veines est épuré par le courage et par le malheur ; vous êtes digne de servir, que dis-je ? de délivrer votre pays ; et si jamais il consentait à obéir au sceptre, qui plus que vous serait capable de le porter? Au reste, si telle n'est point l'intention du peuple français, soyez convaincu que ce n'est pas plus celle du cabinet britannique. Je vais bien vous étonner ; mais dans quelque tems vous obtiendrez la preuve que, loin de travailler à rétablir le calme dans la France, ce cabinet perfide employe tous les moyens pour achever de le troubler. Ce Pitt, que sa réputation colossale vous fait regarder comme un géant, n'est qu'un reptile politique dont le génie, comme celui du serpent, est dans la ruse ; qui, rampant aux pieds de la puissance et glissant à travers les obs-

tacles, s'est frayé, de la poussière, un chemin vers le trône. Fidèle au système d'aversion et de rivalités que, du fond de Westminster, il a élevé entre l'Angleterre et la France; sans cesse armé du double tranchant des sophismes, il irrite son cabinet contre celui des Tuileries, que d'autre part il inspire, tandis qu'il soulève contre les émigrés français la véhémence bilieuse de l'opposition. Son esprit plane tour-à-tour sur la tribune des jacobins français et sur celle du club de la révolution, à Londres. Il dicte également les arrêtés sanguinaires de Carrier, et les folles proclamations de Charrette. Ainsi, par des sentiers contraires, et qu'on croirait ennemis, il marche en scélérat consommé à son but de prédilection, l'anéantissement de la France. Couvrant les mers de flottes incendiaires, fomentant les insurrections, déchaînant les passions insensées, égorgeant, par la main des bourreaux de la terreur, les talents

dont il redoute la lumière, la probité dont il hait l'inflexible obstination, le patriotisme qui l'épouvante par sa chaleur et son dévouement ; plus près de soi, persécutant, avilissant par des mépris, berçant de promesses menteuses, décourageant par des remises, et perdant par des trahisons, les restes proscrits de la famille de Louis ; voulant enfin, pour la splendeur maritime des trois royaumes, et pour l'intérêt de leur commerce exclusif, épuiser dans les veines françaises le sang républicain, comme le sang dévoué à la royauté. Sans doute ce serait en démasquant, en châtiant ce grand criminel, qu'on parviendrait à rompre tout-à-coup la trame centrale où aboutissent les fils de toutes les factions. Mais puisque ce travail, fait pour exciter un Hercule politique, est au-dessus de toutes tentatives, bornons les nôtres à déranger, à renverser, à briser, s'il est possible, les principaux leviers employés en France

par le démon de St.-James. Je vous répète, mon fils, que vous pouvez y contribuer pour beaucoup ; et j'ajoute encore une fois que c'est mieux par ce chemin que par tout autre que vous parviendrez à tirer de leurs fers les derniers rejetons d'une plante que le glaive a tranchée.

Etait-ce bien le pacifique curé, l'indulgent Bénédict qui s'exprimait de la sorte ? Pour la première fois le prince observait sur son visage, saisissait dans ses paroles, les marques d'une indignation véhémente, qui s'échappait comme involontairement. Vous êtes surpris, dit le pasteur, et je le conçois. Il est en effet assez naturel de penser qu'un pauvre prêtre de campagne borne ses conceptions à la lecture de son bréviaire ou les étend tout au plus à l'étude et à la pratique de l'évangile. Mais l'évangile lui-même, qui nous présente le ciel comme notre dernière et seule désirable

patrie,

patrie, défend-il d'aimer, de servir celle à laquelle il a lié notre existence sur la terre ? Dieu, qui forma mon cœur, y plaça le germe d'une sensibilité profonde, que l'aspect du malheur développe et fertilise. La prudence, le besoin de conserver le calme parmi des villageois faciles à s'enflammer, arrêtent ma pensée, enchaînent ma langue. Un mot, un geste, eussent armé leurs bras ; mais le gouffre de la Vendée était ouvert, ils y eussent été précipités sans pouvoir le combler. Tandis cependant que j'offre au maître suprême de toutes choses leurs vœux innocents, peu satisfait de prier, je conspire......., ou du moins, je partage les intentions, et parfois, je seconde les efforts des conspirateurs.

Bénédict n'insista pas plus longtems sur ces derniers mots ; car si la chaleur de ses sentiments le portait, quelquefois, à oublier qu'il n'était qu'un lévite, pour se

rappeler qu'il était un homme, la modération de ses principes le ramenait bientôt dans les limites évangéliques ; exemple plus admiré que suivi, qui enferme dans l'enceinte du temple le domaine des prêtres, et qui, bornant aux soins du sanctuaire les fonctions du sacerdoce, repousse de toutes affaires profanes ceux qui en sont revêtus.

Le curé Breton ne voulant donc pas entrer plus avant dans les détails d'une conjuration à laquelle il n'était rien moins qu'étranger, termina cet entretien par remettre à Ferdinand un emblême symbolique qui devait le faire pénétrer dans les mystères de l'initiation lors de son arrivée à Paris, où Bénédict l'envoyait. Cette espèce de passe-port n'était autre chose qu'une carte à jouer, peinte de dix cœurs, au revers de laquelle, au-dessous de ces mots : *haine à la tyrannie* ! on lisait ceux-ci en caractères majestueux : THERMIDOR.

Après avoir reçu quelques autres instructions générales, une recommandation pressante pour un représentant du peuple qui s'honorait d'être du nombre des conjurés, et un passe-port duement légalisé, le prince quitta Bénédict et son hameau vers le milieu de la nuit, à cet instant où les ombres commencent à s'éclaicir. On peut juger que la séparation fut touchante. Le malheur, l'opinion qui rapprochent tous les hommes, confondent les cœurs sensibles : le pasteur abandonnait un jeune homme qu'il regardait comme son élève ; le prince croyait quitter plus qu'un père.

Afin que la marche ne fût ni embarrassante ni remarquée, on ne lui avait adjoint pour compagnon de voyage, qu'un seul paysan, homme d'un âge rassis, d'un caractère solide, marchant bien, parlant peu, parfaitement instruit des localités, ayant fait plus d'une fois la route de Bretagne à Paris,

et qui, au besoin, eût été capable d'un coup de main. Ce villageois, qui ne connaissait le prince que sous le nom de Ferdinand, n'avait pour lui qu'une sorte de déférence assez familière. Il le considérait comme un voyageur de moyen étage, dont il était chargé de faire le service et de diriger les pas ; du reste, mesurant sa marche à celle de son second, n'interrogeant jamais, ne conseillant point, et répondant laconiquement, mais juste.

Le neveu de Louis XVI, durant la moitié de la première journée, garda le silence. Livré à l'abondance de ses réflexions, il pensait également au projet qui l'avait porté d'Angleterre en France, à sa malheureuse issue, à celui qu'il tentait de nouveau, et au prix que le succès lui réservait. Chaque pas qui le rapprochait de Marie-Thérèse, dilatait son cœur et le fesait soupirer d'espérance et de contentement. Puis, bientôt

la crainte d'échouer l'attristait et de tems en tems lui arrachait quelques larmes. Non qu'il redoutât pour lui un funeste résultat : la mort n'avait rien qui pût l'intimider, et depuis celle de ses parents, l'échafaud lui semblait illustré. Mais sa situation actuelle, la future destinée de sa cousine, lui inspirait les plus vives alarmes. Il tirait parfois de sa poche, le portrait adoré de cette auguste cousine ; il fixait sur cette peinture des yeux mouillés de pleurs ; il soupirait longuement, et par ses regards supliants qu'il élevait au ciel, il semblait lui reprocher son inclémence ou implorer sa protection.

C'était au milieu d'une gorge entrecoupée de rocs et de bruyères qu'il cheminait alors. Tout à coup vingt cavaliers en uniforme royal, s'élancent d'une embuscade, le pistolet au poing, déchirant leur monture à coup d'éperons, et criant à plein organe : *Vive le Roi* ! Dix

neuf passent avec la vitesse du vent : un d'eux s'écarte, se dirige vers les voyageurs, s'arrête vis-à-vis, à la portée de son arme, et les en menaçant, *Vive le Roi*! s'écrie-t-il d'un ton impératif. Ferdinand et le villageois répondent par le même cri, après lequel le vendéen disparaît. Un gros de républicains les suivait de près ; ils accourent sur nos deux piétons, brandissent leurs sabres étincelants, en exigeant les cris qu'ils profèrent eux-mêmes : *Vive la République*! Le villageois n'hésite pas, et unit sa voix à la clameur générale ; mais Ferdinand garde le silence et rougit d'indignation. Un vieux dragon l'ajustait déjà ; il allait le faire repentir de son imprudence, quand une fusillade invisible part de cent buissons à-la-fois, disperse la cohorte, et sauve la vie au prince. Il restait immobile de l'étonnement que venait de lui causer la conduite du campagnard, que dans

son intérieur, il commençait à regarder comme un lâche. Celui-ci attendait que Ferdinand reprît sa marche pour continuer la sienne. Le curé m'avait assuré que vous étiez honnête homme, lui dit le duc. — Le curé a dit la vérité. — Cependant la conduite que vous venez de tenir tout à l'heure, ne le prouve pas. — Comment cela? — Si vous êtes républicain, pourquoi crier vive le roi? Si vous êtes royaliste, pourquoi crier vive la république? — Je ne suis ni l'un ni l'autre. — Ceci est encore pis; rien de plus dangereux que les gens de votre opinion. — Je n'ai point d'opinion en politique, monsieur; ce n'est pas au vigneron, ni au laboureur à en avoir. Les gens instruits pensent pour moi; un ignorant comme moi travaille pour eux. Mais que ce soit Paul ou Pierre qui gouverne, qu'est-ce que cela peut me faire? — De-là pourtant dépend votre bonheur. — Je ne sais; mais

si les représentants d'aujourd'hui dévorent, l'intendant d'autrefois ne manquait pas d'appétit. — De manière que l'un ou l'autre régime vous est égal? — J'aime ma femme, je laboure mon arpent, je caresse mes marmots, je respecte monsieur le curé, et fais encore quelque bien aux misérables; voilà mon régime à moi. Quant à la République, vous voyez comme elle est grâcieuse; c'est à coup de balles qu'elle porte des santés. Mais la royauté n'est guère plus aimable, et je ne donnerais pas une maille de préférence pour être achevé par une baïonnette royale ou par une pique républicaine. — Vous n'avez donc pas de patrie? — J'ai mon village. — Si on l'attaquait, vous le défendriez? — N'importe contre qui, jusqu'à la mort. Ferdinand se tut, obligé de convenir à part soi, que, malgré son indifférence pour les affaires générales, cet homme avait un genre de patriotisme territo-

rial et personnel, d'où, s'il était celui de tous les membres d'un état, n'émanerait pas sans doute un ordre politique d'une métaphysique bien sublime, mais d'où résulteraient le maintien, la défense, l'amélioration et la propagation des familles et des propriétés.

C'était en franchissant avec peine les aspérités multipliées d'un terrein inégal, montueux, hérissé de buissons stériles et semé de cailloux tranchants, que nos voyageurs conversaient ainsi. Ils descendaient alors le revers d'un prodigieux amas de rochers nuds et pelés, faiblement saupoudrés d'une légère couche végétale, dans laquelle s'étaient enracinées de nombreuses familles de lichen, de mousse, et quelques plantes sarmenteuses. Un rempart formé de plusieurs roches grises, surmontées d'un obélisque d'une hauteur prodigieuse, leur dérobait l'aspect d'un des plus beaux sites qui embellisse la Loire. Ils avaient également à lutter con-

tre la pente rapide, les tortuosités sans nombre, et la mobilité du sol qui fuyait sous leurs pieds, et contre les longs réseaux qui rendaient les bruyères réunies aux buissons et aux genêts par les enlacements épineux des ronces.

Insensiblement la pente devient plus douce, l'horizon plus vaste, l'aspect aussi riche que grâcieux, la marche plus facile. Un immense bassin s'ouvre sous leurs yeux, et à mesure qu'ils marchent, déploie son étendue, sa magnificence et ses trésors. Enfermé d'une part dans une enceinte semi-circulaire de montagnes élevées, de l'autre, il côtoie de ses replis sinueux les deux bords du fleuve dont le canal majestueux double le paysage en le réfléchissant. Ici, sur la crête d'un long rang de collines, verdoye une antique forêt; tandis qu'une ville et une foule de métairies étendent de la croupe jusque dans la plaine leurs tourelles crenelées, leurs mansar-

des penchées et l'aiguille de leurs clochers. Là, sous de longs berceaux façonnés en trillages, la jeune vigne enlace aux pampres sa fleur nouvellement entr'ouverte. Plus loin, sont jetées comme çà-et-là, en apparence sans symmétrie, mais non sans intention économique, de larges tapis de verdure de toutes nuances ; on y distingue les teintes diverses de chaque espèce de froment, auprès desquels la main prévoyante des campagnards a placé pour bordure le trefle, la luzerne et les pommes de terre. Une chaussée encaissée de cailloux, et ombragée par une double ligne de grands ormes, serpente au pied des montagnes dont elle suit fidèlement les inflexions, offrant d'ailleurs le spectacle du mouvement, de l'abondance et des échanges qui enrichissent le commerce. Qui croirait qu'à quelques lieues d'ici, pensa Ferdinand, la guerre déploie ses fureurs, et la mort en-

tasse ses victimes? Hélas! le prince ignorait encore que des mains scélérates ensanglantaient chaque jour le riant tableau qu'il avait sous les yeux!

Tout semblait réuni pour le rendre plus digne de ses regards. Le soleil, au plus haut de sa course, guidait sur des nuages d'azur et d'argent son char de lumière; les vêtements de la terre brillaient d'une verdure plus vive, et la Loire, chargée de barques, de galiotes et de baquets, semblait rouler sur ses flots enflammés, mille pierreries étincelantes.

Le prince s'arrêta émerveillé de cet aspect : le paysan s'arrêta avec lui. Quel beau, quel heureux pays! s'écria Ferdinand; quel ciel pur! quel fleuve imposant! — C'est sur ses eaux que règne Carrier, observa le villageois; c'est là que s'exécutent les noyades.

Ferdinand avait bien ouï parler de ce nouveau supplice inventé

par le démon qui souilla la révolution française, mais il n'en connaissait pas les détails. Son compagnon les lui apprit, avec des expressions simples, une brièveté, et un ton phlegmatique qui contrastait beaucoup avec l'horrible sujet dont il fesait l'explication.

Ils continuèrent à s'avancer, et autant pour abréger leur course de quelques lieues que pour se dérober à la chaleur du jour, ils descendirent sur la rive du fleuve dans un sentier pratiqué à la lisière des prairies et ombragé par des saules.

Depuis plusieurs heures ils marchaient ainsi, en aspirant la fraîcheur que l'air, les feuillages et l'eau répandaient autour d'eux, lorsque se trouvant sur une petite éminence, qui mettait une partie de la Loire à leurs pieds, le campagnard fit un mouvement brusque et rebroussa comme épouvanté. Ferdinand lui ayant demandé le motif de ce mouvement;

Jetez les yeux sur ces eaux, répondit son compagnon. — Eh bien? —De quelle couleur sont-elles ? — Que voulez-vous dire ? — Je vous demande si la Loire, en cet endroit, montre un canal clair et tranquille ? — Il me semble seulement rougi par les derniers rayons du jour. — C'est par du sang humain ! Le prince frissonna d'épouvante ; la beauté du paysage s'évanouit à ses yeux ; il lui sembla qu'un crêpe sanglant s'étendait sur l'horizon, il crut entendre des voix gémissantes sortir du sein des vagues tumultueuses, et les échos prolongés des montagnes se redire l'un et l'autre avec effroi : Carrier, Carrier ! Ceci n'était que le prélude d'une scène plus désolante. Ils continuaient à cheminer dans un silence qu'interrompaient seulement les soupirs douloureux du jeune homme. Le crépuscule, qui succédait au jour, augmentait avec l'horreur de l'aspect, la tristesse qui les navrait;

Bientôt le soleil jeta les derniers traits de ses feux mourants ; sa lumière s'éteignit, pendant qu'aux bords opposés de l'horizon, le disque argenté des nuits commençait à verser ses lueurs mélancoliques. Le calme avait remplacé les mouvements bruyants ; on entendait que le souffle du vent qui venait d'instant à l'autre tourbillonner dans les arbres ou soulever les flots ; on n'entendait que l'agitation de ces mêmes flots qui battaient le rivage.

Les deux voyageurs s'en étaient écartés, et ils suivaient toujours le sentier tracé sur la terre, qu'ils avaient gravi, quand leur oreille est subitement frappée par des cris lointains, sourds, entrecoupés, et qui ne leur parviennent que presque étouffés par le bruit du vent et des eaux. A ces cris, d'abord assez aigus, succèdent des gémissements plus lamentables et plus longs, qui paraissent rapprochés et semblables à ceux d'une

personne qui se noye. Bientôt le mouvement de la Loire devient impétueux ; ses vagues enflées projettent sur les falaises de hautes lames écumantes : on croirait que le canal vient de se gonfler par une crue d'eau.

Ferdinand et son guide s'arrêtent de nouveau ; ce dernier cherche à démêler la cause de cette agitation subite ; de ses regards observateurs il plonge dans les sillons que creuse la vague, et que la lune rayonnante montre tout blancs d'écume. La vue des eaux ensanglantées avait excité sa terreur et ses soupçons ; ce qu'il découvre les confirme. Juste ciel ! qu'aperçoit-il ? Un long enchaînement de cadavres, nuds et mutilés qui marquent de leur sang, la trace de leur passage ; des membres épars, des têtes flottantes, des lambeaux de chair, des ossements hideux qui s'unissent, se pressent, se heurtent de cent manières diverses, avec le plus effroya-

ble fracas ! Les vagues, qui mugissent en les roulant, semblent les avoir ranimés, et leur prêter des accents funèbres et prolongés. Cependant les plaintes trop réelles que les voyageurs avaient recueillies, s'affaiblissaient en se rapprochant. Nul doute que quelque victime à demi-frappée ne tentait par ses efforts et par ses cris, d'échapper au double supplice que la scélératesse lui avait infligé. Le villageois n'a pas plutôt communiqué cette idée à Ferdinand, que le prince, ne consultant que sa pitié courageuse, se dépouille de ses habits et se lance dans les flots. Guidé par les gémissements qui continuent, il repousse en frémissant l'affreux contact des cadavres qui s'entre-choquent autour de lui; et c'est à travers un véritable fleuve de sang et des monceaux de membres humains, qu'il parvient à l'endroit d'où s'exhalaient les cris, qui à son approche se raniment et redoublent. « A l'aide !

s'écrie-t-on, je me meurs!... Sauvez-moi!» Un corps qui se débat et dispute contre le courant, indique au héros la victime qu'il faut secourir. Du courage! s'écrie-t-il; rassurez-vous, voici du secours! L'espoir lui fait surmonter son horreur; et en deux brassées, il a atteint l'individu qu'il veut sauver; il le soulève par les cheveux, le supporte sur un bras, pendant que de l'autre il fend l'onde, et, chargé de son noble trophée, il regagne le rivage.

Son compagnon l'y attendait, presque déshabillé, n'ayant plus qu'un dernier vêtement, et prêt à s'élancer à son tour pour secourir le libérateur. Pendant que celui-ci se livrait à son héroïsme, un nouveau gonflement du fleuve avait produit sur ses bords un remous considérable qui les avait couverts d'ossements et de cadavres. Ce spectacle suffit pour donner à Ferdinand la mesure des

atrocités auxquelles porta le fanatisme révolutionnaire.

La clarté de la lune leur montre la personne que Ferdinand vient d'arracher à la mort; c'est une jeune femme, elle est évanouie. La religieuse obscurité de la nuit, voile mal ses charmes; le manteau du prince en les enveloppant, leur rend une chaleur vivifiante. Avec d'incroyables efforts les voyageurs la transportent jusques dans une métairie lointaine que leur indiquait une faible lumière. Dans cet asyle champêtre, occupé par un honnête fermier et sa famille, ils sont accueillis avec les égards qu'inspire et qu'exige le malheur. On s'empresse de prodiguer à l'intéressante créature tous les soins et tous les secours. Le fermier, homme plus instruit que ne le suppose sa profession, connaît les remèdes que le gouvernement d'autrefois indiqua pour administrer aux noyés. Ils sont employés. Les mem-

bres glacés de la malheureuse personne reprennent, dans des draperies impregnées de liqueurs spiritueuses, leur mouvement, leur souplesse et leurs forces. L'organe de la respiration se dégage du fluide épaissi qui l'étouffait; déjà le sang, long-tems retiré vers le cœur, se dilate avec énergie, reprend une circulation facile, et des veines qu'il court enfler, il vient menacer l'épiderme du doux coloris de la vie. Les lèvres de l'infortunée se teignent d'un vif incarnat; sur ses joues commencent à poindre des roses, l'ivoire de son sein, qui s'élève agité, se peint des filets d'azur; sa main cherche à s'unir à la main qui l'a sauvée; et dans ses yeux qui se rouvrent au bien d'exister, on lit l'expression sentimentale de la reconnaissance.

Ferdinand eût mieux goûté le prix de son héroïsme, si sa modestie, alarmée par les éloges, n'en eût altéré la pureté. A cette mémorable et terrible époque,

tant d'hommes ne respiraient, que pour la destruction de leurs semblables, que celui qui se dévouait à leur salut, semblait un génie plus qu'humain, et que son action devait être considérée comme un phénomène. Dans tous les âges cependant le ciel fit briller quelques-unes de ces ames privilégiées pour lesquelles la conservation de l'humanité fut le premier sentiment; et la révolution française, elle-même, qui a déchaîné les passions haineuses et féroces, en a souvent diminué l'atrocité, ou contre-balancé l'influence, en leur opposant les affections magnanimes et libérales.

Pour toute récompense, le prince désirait connaître celle qui lui avait fourni l'occasion d'exercer sa générosité. Le lendemain, lorsque les soins de l'hospitalité, les tendres prévenances, le sommeil si doux après des périls si grands, et le calme intérieur plus doux encore, eurent un peu réparé les

falcultés presqu'anéanties de la jeune victime, son libérateur sollicita sa confiance. Elle remit au soir à s'expliquer; et, lorsqu'avec les voyageurs toute la famille du fermier fut réunie en cercle autour du lit de la malade, elle parla en ces termes :

« C'est à la femme la plus aimable par son caractère, la plus à plaindre par ses malheurs, que j'ai dû jusqu'ici l'existence et la fortune. Jusqu'ici seule elle eût des droits à toute ma reconnaissance, et remplissait tout mon cœur. Si jamais elle sait avec qui je les partage aujourd'hui, loin d'en être jalouse, elle enviera mon bonheur : mais elle-même, peut-être, le connaîtra bientôt, aussi pur que je l'éprouve; et monsieur, ajouta-t-elle en indiquant Ferdinand, peut compter deux amies.

» Orpheline dès le berceau et restée presque sans bien sous la tutelle d'un vieil oncle impotent, je passai de son triste manoir dans

un monastère presqu'aussi triste, mais où du moins, au défaut de la liberté, je trouvais l'amitié.

» En entrant dans cet asyle, on m'avait signifié que c'était pour n'en plus sortir ; mon héritage, trop modique pour me composer une dot, n'était suffisant que pour m'acheter le droit d'être toute ma vie prisonnière gémissante et malheureuse.

» Si la fortune m'avait traitée en marâtre, j'avais été dotée du ciel en fille chérie ; il m'avait donné une ame toute de feu, qui ne respirait que pour aimer. Dans le monde, sans doute que cette ame, si avide d'attachement, n'eût trouvé son aliment que dans l'amour ; sous des grilles austères, parmi le silence religieux et la mystérieuse obscurité du cloître, elle dirigea vers l'amitié toutes ses affections, tous ses désirs.

Je ne connais encore l'amour que par quelque lecture et sur parole ; mais je doute qu'il ait

plus de chaleur dans sa cause, plus de charmes dans ses développements, que le sentiment que m'inspira la jeune sœur Anastasie. A ce nom adoré, permettez-moi un soupir de crainte, de douleur et de regret. Que sais-je, hélas ! au moment où je parle, si ma malheureuse amie, comme moi victime de la barbarie, n'a pas perdu l'existence sous les flots? Ah! si telle était la rigueur du destin, le plus cruel des présents qu'il me pût faire, serait mon retour à la vie!

» Au milieu d'un essaim nombreux de filles consacrées au Seigneur, je fus long-tems seule; en jetant sur nos grilles des regards chargés de pleurs, je maudissais ma chaîne et brûlais pour le monde. La religion même si pieuse, si consolante, si tendre dans un couvent, me trouvait insensible et glacée. Anastasie parut; mon cœur s'ouvrit au plus doux des penchants, ainsi qu'après les fri-

mas,

mas, la fleur printannière perce l'enveloppe de neige qui la couvre et l'épanouit au premier rayon du soleil; Anastasie brilla pour moi comme cet astre créateur, nos regards se rencontrèrent, nos ames se confondirent. Je crus avoir trouvé ce que la mienne cherchait depuis si long-tems. Elle m'avoua que la même sympathie, agissant sur la sienne, lui avait causé la même émotion et fait souhaiter les mêmes nœuds. Grand Dieu! que ce mariage des cœurs est doux! Lui seul, je crois, peut donner à ceux qui le contractent un avant-goût de la félicité des anges.

» La mienne se fortifia dans la pratique des austérités, et dans l'exercice de nos cérémonies. Quand ma voix, mariée aux accords que la main d'Anastasie, tirait d'un clavier harmonieux, ne croyait chanter que la célébrité de nos mystères, et ajouter à la pompe de nos fêtes, les larmes de

tendresse, qui s'échappaient des yeux de ma compagne et se mêlaient aux miennes, nous prouvaient que nous célébrions aussi l'amitié. Faut-il l'avouer ? toute pure que fut la nôtre, nous ne pouvions nous défendre d'y faire entrer quelque chose de profane et de mondain. Anastasie et moi ayant pris en même tems l'habit, plus d'une fois, afin de lui plaire, je me surpris à donner à mon voile un tour plus heureux; plus d'une fois aussi il me sembla que sa pieuse toilette était plus recherchée, que sa guimpe était d'un blanc plus pur, toute sa personne d'une propreté qui tenait de l'élégance. Hélas! c'est peut-être pour punir tous ces écarts que le ciel fit depuis fondre sur nous l'éclat de ses châtiments!

» Au surplus, si dans la paix d'une solitude oisive et silencieuse, nous abandonnions nos ames à l'attrait d'une amitié qui trouvait son bonheur dans l'inno-

cence, nous ne négligions pas les bonnes œuvres. Autant que nous le pouvions, nous consacrions au travail, au service des pauvres, à celui de notre infirmerie, la meilleure partie de notre tems. Quand Anastasie, épuisée par plusieurs nuits passées au chevet de nos sœurs malades, semblait prête à succomber, un regard, un mot de son amie ranimait ses forces et son courage : à mon tour, je retrouvais le mien dans le sourire approbateur de cette chère compagne.

» Cette vie paisible, image du bonheur, dura trop peu. Une loi vint rompre nos verroux, et rendre à la foule des victimes que le cloître avait englouties, une liberté vers laquelle elles soupiraient depuis long-tems. Pour Anastasie et moi, tout en convenant de l'efficacité générale de cette mesure, nous eussions désiré qu'elle ne s'étendît pas sur nous. Autant qu'il nous fut pos-

sible, nous cherchâmes à l'éluder ; et retirées dans une petite maison à quelques lieues de Nantes, nous y continuâmes à vivre sous les liens volontaires de la religion, de la retraite et de l'amitié.

Notre nouvelle situation avait, il est vrai, perdu la moitié de ses charmes : plus de ces allées sombres, silencieuses, où, à la lueur incertaine de la lune, nos sœurs erraient comme des ombres fugitives : plus de ces longs corridors obscurs, à peine éclairés par d'antiques vitraux, d'où un demi-jour se glissait sous des voûtes gothiques ; sur-tout plus de ces cérémonies augustes qu'environnait de mystère le recueillement de cinquante religieuses proternées aux pieds des saints autels. Mais si les formes avaient disparu, nos cœurs inaltérables n'avaient pas changé.

» Cependant un représentant du peuple fut envoyé dans ce pays. Ce délégué, dont il ne m'est plus

permis de juger la conduite, depuis qu'il est devenu mon meurtrier, ordonna que ma compagne et moi, fussions conduites dans les prisons de Nantes. Je passe sous silence les détails de cette arrestation ; vous pouvez vous imaginer les alarmes de deux plaintives colombes que poursuit avec fureur un épervier méchant.

» Jetées parmi les nombreux détenus de l'Eperonière, nous nous trouvâmes pêle-mêle avec des hommes de tous les âges et de tous les états, des femmes de tous les rangs. Près l'octogénaire expirant sur une paille vermineuse, on voyait de tendres adolescents qui succombaient sous le faix de la douleur et du sommeil ; de jeunes filles, à peine vêtues, arrosaient de larmes amères, le pavé de la prison ; des prêtres, agenouillés, invoquaient le Dieu de justice ; tandis que des militaires, qui s'agitaient avec de grands mouvements,

nous effrayaient de leurs imprécations.

» Tremblantes et résignées, Anastasie et moi, les bras enlacés, pleurions en silence dans les bras l'une de l'autre. On nous traîna devant le représentant dont le regard dur, le propos indécent et les menaces nous firent rougir et frémir. L'infâme ! il osa porter sur nous ses attouchements impurs, tourner en dérision les murmures de notre pudeur et la révolte de notre fierté. En sortant de son audience, dans laquelle il nous accusa de fanatisme et de complicité avec les prêtres de la Vendée ; on nous reconduisit dans notre prison. Il était nuit. Ma compagne, accablée, s'endormit sur mon sein ; je veillai pour la garder et pour gémir.

» Vers minuit, un murmure horrible, mais lointain, se fait entendre. Je crois, parmi le bruit des armes, reconnaître des cris lamentables. On avait déjà fait, peu de jours

auparavant, une de ces épouvantables expéditions qu'on désigne sous le nom aussi nouveau de noyades. L'opinion de beaucoup d'entre nous fut que nous étions destinés à la seconde. Les clameurs qui redoublaient, le bruit qui s'approcha, nous firent penser qu'ils avaient malheureusement deviné, et qu'elle allait avoir lieu.

» Je ne sais quelle force soudaine coula dans mes membres, et me fit envisager la mort sans effroi. Autour de moi, à la lueur d'une lampe sépulcrale, qui semblait éclairer notre tombeau et nos derniers moments, je voyais le plus grand nombre des patients prosternés dans le silence de la prière et de la résignation; pendant que quelques autres sommeillaient paisiblement sans savoir que l'instant de leur réveil serait celui de leur supplice. Comment un tel spectacle ne m'eût-il pas rassurée? Si, par instants, j'éprouvais quelques trou-

bles, c'était sur le sort d'Anastasie pour laquelle je demandais ardemment au ciel de mourir. En même tems que je prêtais l'oreille au tumulte extérieur, je comptais pour ainsi dire les mesures de la respiration de mon amie, tremblant qu'elle ne s'éveillât.

» Tout-à-coup le fracas des chaînes, le grincement des verroux se rapproche ; plusieurs portes s'ouvrent avec violence ; une voix forte articule le nom d'Anastasie ; elle l'articule seul, sans le mien, sans aucun autre, et le répète à deux reprises. Ce nom retentit sur mon cœur, et je me sentis défaillir ; mais ma main, qui par hasard tomba dans celle d'Anastasie, transmit à mes sens une vigueur nouvelle, à mon ame tout le devouement de l'amitié. O moment cruel, et non pourtant sans douceur ! Je me dégageai des bras de cette amie si chère qui dormait toujours ; je déposai sur son front un baiser brû-

lant ; et, malgré moi, je l'inondai de mes larmes. Mon cœur sembla se fendre en la quittant ; mais une fois que je me fus remise aux mains des bourreaux, mes pleurs s'arrêtèrent et je devins tranquille.

» Placée parmi plus de cent autres victimes, garrottée par d'indignes liens, escortée par des soldats ivres précédés de torches funéraires, je fus conduite sur le bord de la Loire. Là, on nous fait monter dans une grande barque, au centre de laquelle on nous réunit en cercle sous l'œil hagard et sous les baïonnettes menaçantes de quelques sicaires, opprobre du nom français. Je les voyais se parler à demi-voix, en nous couvrant de regards homicides ; indiquer par des gestes emportés, le genre de mort auquel nous étions condamnés ; et pendant qu'un rire atroce contractait leurs lèvres, j'entendais dans leur poitrine un grondement de plaisir, semblable à celui du tigre qui dévore sa proie. Cepen-

dant la barque sillonne lugubrement les flots ; notre consternation silencieuse était seulement interrompue par des soupirs étouffés. Quelques-uns d'entre nous pleuraient tout bas ; plusieurs priaient en sanglotant, le plus grand nombre résigné, était tranquille.

» Jamais mieux que dans cette terrible circonstance, je n'ai senti le pouvoir, et, j'ose le dire, le besoin de la religion. Délaissés de l'humanité entière, voyant toute la nature armée contre nous, il nous restait un Dieu ; nos ames prêtes à monter vers lui, se reposaient par anticipation sur son sein ; déjà nous y perdions le sentiment de nos peines, et, dans une mort prématurée, nous trouvions le commencement de la véritable existence. Non, jamais le tableau de ces martyrs fortifiés, soutenus, consolés sur les bords de l'abîme par l'ange du Seigneur, ne s'effacera de ma mémoire ni de mon cœur.

» Après une heure de course, le bâtiment s'arrête ; il se fait une grande rumeur parmi les gens de l'équipage. Tous, le sabre au poing, et bientôt dans les dents, se précipitent sur nous ; sans égard pour l'age, le sexe, la maladie ou la faiblesse, ils nous arrachent nos vêtements avec violence, et les déposent en un tas au milieu d'eux. Ceux des nôtres qui résistent, reçoivent des coups de plat de sabre sur leurs membres nuds. Ceux qui retrouvent l'énergie que donne l'indignation, sont terrassés, garrottés aux pieds, aux mains, comme de vils animaux que le boucher va immoler. Du côté des bourreaux, ce sont d'affreuses menaces, des injures grossières, d'épouvantables jurements ; du côté des victimes, ce sont des cris aigus, des reproches amers, les pleurs de la rage, les clameurs du désespoir. Quelques jeunes gens robustes et emportés essayent de repousser, par une défense aussi vigoureuse que

légitime, tant de coupables violences ; ils sont inhumainement balafrés au visage, blessés aux parties les plus sensibles, et leurs cris de douleur renfoncent les cris de leur colère. Mais, croirait-on que, parmi cet appareil de meurtre, la débauche ait cherché d'exécrables voluptés ? Oui, le ciel a permis que des cannibales, brûlés par la double soif du sang et de la luxure, souillassent de leurs monstrueux embrassements les charmes purs des vierges qu'ils avaient dépouillées. O supplice inoui ! j'ai eu sous les yeux leurs horribles jouissances, et bientôt j'ai vu leur glaive égorger et leur bras lancer dans les flots les infortunées dont ils avaient abusé !.... Nous étions donc bien criminels, Dieu sévère ! puisque, malgré tant de forfaits, tu dormais sur ton tonnerre éteint !

» Ce prélude d'abomination se ralentit pourtant un peu. Un certain arrangement s'établit à travers le désordre, et la séparation se fait

entre les assassins et les objets de l'assassinat. La cohorte sanguinaire se rue sur le pont, qu'elle se hâte d'escalader ; nous restons isolés entre quelques soldats qui peu-à-peu s'écartent de nous avec précaution. Celui qui les commande, siffle trois fois.... ; signal de mort.... A l'instant le fond de la barque se retire ; et, pendant qu'elle reprend sa route, nous sommes engloutis.

» C'est ici qu'il faut cesser de raconter, puisqu'il est impossible de peindre ; c'est ici que l'imagination doit faire tous les frais de détails. Mais l'imagination pourra-t-elle atteindre aux incroyables horreurs de la réalité ? Vous persuaderez-vous que la plupart des submergés disputant, à force de bras, leur vie au torrent qui les entraîne, sont replongés au fond des eaux, par de continuelles mousquetades lancées de la barque ? Aurez-vous jamais l'idée de ces cris déchirans que la douleur, que l'approche du trépas ar-

rache aux martyrs ; des hurlements plus terribles de leurs meurtriers, du fracas des armes à feu dont les coups frappent sur la vague et sont répétés au loin par le rivage? Représentez-vous, s'il est possible, cent proscrits des deux sexes et de tous les âges, jetés nuds, pendant la profonde nuit, dans un fleuve toujours rapide et toujours agité ; la plupart privés de forces, de courage, de sang-froid ou d'adresse, et trouvant bientôt, dans les eaux turbulentes, la fin de leurs peines ; d'autres se débattant au milieu des courants, luttant contre leur fureur, et obtenant, par une constance opiniâtre, quelque répi contre la mort ; quelques-uns, ranimés par je ne sais quelle espérance, gagnant avec des efforts multipliés la barque qui fuit, s'accrochant à ses bords, implorant à grands cris la pitié de ceux qu'elle conduit, et recevant d'eux, sur les bras, sur les mains, sur la tête, une grêle de coups qui achevent,

au milieu de toutes les douleurs et de mille morts, leur déplorable existence....... Enfin, après environ une heure du supplice, qui rassemble à lui seul tous les supplices, la Loire, dont le sang des assassinés rougit les eaux, ne roule plus que des cadavres. On n'entend plus que de plaintifs râlements étouffés par le bruit des courants, et leur rapidité entraîne au loin des tronçons affreux, des têtes palpitantes et des membres déchirés.

» Que devenais-je cependant au milieu de ce sanglant chaos? Le ciel, dont les incompréhensibles décrets avaient ordonné que j'y survécusse, suscita en ma faveur deux moyens de salut. C'est à vous, généreux Ferdinand, que je me plais à devoir le dernier, c'est-à-dire le plus essentiel, celui sans lequel l'autre, tout important qu'il eût été d'abord, me fût devenu inutile.

» Parmi les tristes compagnons de mon supplice, je n'avais pu

m'empêcher d'en remarquer, préférablement aux autres, un dont les yeux étaient sans cesse attachés sur moi. Il était jeune, d'une figure sérieuse, mais intéressante, et d'une vigueur qu'il devait autant à des membres robustes qu'à la chaleur de son âge. Durant le peu d'heures que la prison nous renferma tous deux, il ne put m'exprimer que par des regards attendris, l'intérêt que lui inspirait ma position. Cette pitié, qu'il me témoignait, méritait quelque retour. J'osais lui manifester, par un geste, que j'éprouvais pour lui le sentiment qu'il montrait pour moi; je veux dire que non seulement je plaignais sa destinée, mais que j'eusse vivement désiré qu'elle devînt moins fatale. Ce seul geste que je me permis, sembla lui rendre le courage et même une certaine gaîté. Il posa la main sur son cœur, porta vers le ciel un regard mouillé de larmes, et le sourire sur la bouche, il m'attesta qu'il était

décidé à tout tenter pour mon salut. Je lui montrai ma compagne, et, par un nouveau geste suppliant, je la recommandai à sa magnanime pitié. Cette pantomime qu'éclairait une lampe mortuaire, fut interrompue par le tumulte dont je vous ai parlé, que suivit presque aussitôt l'ordre du départ.

» On nous fit défiler deux à deux sur deux lignes parallèles. Mon protecteur qui avait trouvé moyen de se glisser à mon côté, saisit un instant de bruit et d'obscurité pour se pencher vers mon oreille et y déposer des mots consolateurs. « Ne me perdez pas de vue et fiez-vous à moi, je jure de vous sauver ». Il prit ma main qu'il pressa doucement, et la porta à ses lèvres. Je ne pouvais me défendre d'un frissonnement d'effroi. Mais ce qui me surprit dans un jeune homme qui montrait tant de courage, c'est qu'il tremblait aussi. Je voulus lui répondre, et ne pus que balbutier quelques mots entrecoupés. Nous

arrivâmes dans la barque sans que j'eussep ensé à lui retirer ma main.

» Pendant que nos bourreaux profanaient leurs victimes, je me tins constamment derrière lui, dans certains instants où l'horreur du spectacle et le péril plus pressant augmentaient ma terreur. Je passais mon bras autour de son corps, autant pour ménager ma pudeur que pour me soustraire aux insultes. Il eut soin de me placer dans les endroits de la barque où n'arrivait pas la lumière des torches, jusqu'au moment où la noyade commença. Il me garantit d'atteintes plus cruelles que la mort. Je ne dois pas oublier de vous dire, qu'afin de ne pas me compromettre ni m'abandonner, il se laissa dépouiller sans dire une parole; seulement, sous mes mains enlacées, qui pressaient sa poitrine, je sentais son cœur soulevé, palpiter avec force, et ses larmes brûlantes rouler sur mon sein. Quant à moi, pour éviter l'ap-

proche et l'attouchement des bourreaux, j'avais rompu tous les nœuds de mes vêtements que mon protecteur réunit à ceux qui s'élevaient en tas au milieu de la barque.

» Le signal de lever la soupape allait être donné, lorsqu'il me dit : « Voici l'instant terrible ; du
» courage, mademoiselle ; cram-
» ponnez-vous autour de moi sans
» hésiter ; ne craignez rien (ja-
» mais je ne me sentis si forte), vous
» ne périrez pas ».

» Je vois nos satellites se retirer peu-à-peu ; l'amour de la vie, la crainte de la mort l'emporte sur la pudeur. Quoique nue, je me laisse aller dans les bras d'un jeune homme nud. La coulisse crie, tous les patients sont submergés à-la-fois. Mon protecteur qui me retient d'un bras puissant, plonge d'abord, nage sous les eaux, et, en moins de quelques secondes, reparaît à une distance éloignée. Suffoquée par les flots, je m'évanouissais ; il me soulève adroitement, me place

sur son dos, nage avec autant de vigueur que de célérité, et m'adresse encore quelques mots d'encouragement. J'allais lui devoir la vie; la sienne était presque en sûreté, quand une balle qui siffle au-dessus de ma tête vint le frapper dans l'épaule. La douleur lui fit pousser un cri, et son sang qu'il perd en abondance, détermine bientôt sa faiblesse. A peine conserve-t-il assez de force pour faire encore quelques mouvements. Le poids de mon corps le surchargeait; je sens qu'il faut périr, je m'y décide, je le veux. Le malheureux jeune homme réunit ses facultés expirantes, pour me faire ces douloureux adieux: « Ce n'est pas la » vie que je regrette, me dit-il; » mais qu'allez-vous devenir? » Adoucissez au-moins l'amer- » tume de ce dernier instant, en » m'assurant que vous y êtes sen- » sible, et que.... » Un tourbillon, produit par plusieurs cadavres amoncelés, lui coupe la parole et

sans doute termine sa vie. Je suis subitement séparée de lui, et, par un miracle inoui, soulevée, portée, entraînée sur un lit de morts mutilés et de membres réunis, parmi lesquels, ajouta l'infortunée en regardant le prince, vous êtes venu m'enlever à un trépas certain ».

Bazylide, ainsi se nommait la jeune infortunée, ne termina pas ce récit qui avait mérité les larmes de ses auditeurs, sans en répandre elle-même sur son amie dont elle ignorait le destin, et sur son premier sauveur dont elle déplorait la perte.

Jusqu'à ce que l'effervescence du fanatisme anarchique fût un peu calmée, on arrêta que, sous les simples habits d'une paysanne, elle habiterait la métairie du bon fermier, dérobée par son obscurité même et sa médiocrité aux coups des orages politiques. Ferdinand contraignit celui-ci d'accepter, pour les premières dépenses de sa protégée, une partie de l'ar-

gent qu'il devait à la généreuse prévoyance du curé. Après cet arrangement, il prit congé de cette aimable et malheureuse créature qui, comme il est aisé de le comprendre, ne le vit point partir d'un œil sec. Il la recommanda vivement au nouvel hôte, auquel il la confiait; et, toujours accompagné du villageois breton, il reprit la route de Paris.

Nulle aventure remarquable n'interrompit leur marche jusqu'aux barrières de cette capitale; seulement ils observèrent que si, d'une part les routes étaient couvertes de militaires de toutes armes, qui se dirigeaient vers les frontières, de l'autre le nombre des voyageurs était excessivement borné; double effet de cet épouvantable système de la terreur, qui, rétrécissant les ames dans l'intérieur, forçait, sous peine de mort, tous les jeunes Français à devenir des héros. Ainsi, pendant qu'au prix de leur sang, les fils couraient

assurer à la patrie sa glorieuse indépendance, les pères, proscrits comme ennemis de la liberté, étaient égorgés aux pieds de son image. Ce fut avec ces premières données de notre situation, qu'après plus de quatre années d'absence, le duc d'Angoulême rentra dans la cité célèbre, où, depuis tant de siècles, avaient régné ses aïeux.

LIVRE QUATRIÈME.

TOUT le temps que dura la période révolutionnaire, même après la chute de ceux qui lui imprimèrent le double caractère de la démence et de la férocité, l'Europe, qui, avec raison, considérait Paris comme le théâtre où elle déploya ses plus grandes fureurs, eut de cette déplorable cité l'opinion la plus fausse, et en porta le jugement le plus erroné. Prenant à la lettre la plupart des expressions hyperboliques, que l'indignation arrachait au génie de la poésie ou de l'éloquence, les étrangers se persuadaient que notre capitale, devenue le chef-lieu de l'anarchie, offrait réellement le spectacle des ruines fumantes

et arrosées de sang. En Angleterre, dans la moitié de l'Italie, en Hollande et dans la presque totalité de l'Allemagne, le mot de Burcke qui effaçait la France de la carte géographique de l'Europe, et celui de Mirabeau qui en fesait occuper la place par un volcan, se réalisaient pour la multitude. Elle lisait dans quelques gazettes virulentes, et croyait en effet, que sous les efforts du canon qui démantela la bastille et écorna quelques chapitaux des Tuileries, tous les temples, tous les palais avaient été anéantis. Je me rappelle, qu'à la suite d'une longue proscription, parcourant les rives de la Meuse et du Rhin, la première question des Germains et des Bataves qui me donnaient l'hospitalité, se rapportait toujours à Paris, dont ils apprenaient l'exis-

tence avec beaucoup d'étonnement. Ils me demandaient si, au 10 Août, la flamme n'avait pas dévoré la plupart des édifices ; si, au 2 Septembre, la Seine n'avait pas roulé dans les flots sanglants, des milliers de cadavres ; si, depuis ces terribles époques, Paris désert ne voyait point croître l'herbe sur ses places publiques ; s'il y respirait d'autres hommes que les usurpateurs du pouvoir et leurs farouches satellites?

Ces idées, comme on voit, exagérées par la peur ou la haine, et accueillies par la crédulité, n'étaient cependant pas sans quelques fondements. Une ville se compose moins de bâtiments que de citoyens, et moins de citoyens que de la réunion de leurs cœurs vers un centre d'intérêt général. Or, si ce principe n'est point contesté,

quelle cité fut jamais plus solitaire et plus abandonnée que Paris aux jours de ses malheurs ? La terreur, en divisant ses affections universelles, en avait concentré le sentiment particulier sur chaque individu. On avait cessé de s'inquiéter de la chose publique, qui d'ailleurs n'existait plus, pour s'intéresser à sa propre conservation. On oubliait qu'on était Français, époux, père de famille, ami, pour se rappeler qu'on était homme; et en cette qualité exclusive, on s'occupait moins de défendre son pays, sa famille, qu'à se sauver soi-même. Un calcul mieux entendu aurait dû réunir en un faisceau commun ceux qu'on attaquait en détail; leurs forces assemblées eussent produit une opposition imposante à celles des proscripteurs : mais la peur ne

raisonne point, ou raisonne mal; personne ne voulut commettre à d'autres le soin de son existence ou de ses propriétés; et les méchants, forts de leur pacte, écrasèrent les bons lâchement dispersés.

La physionomie physique de la grande ville, quoiqu'au premier coup-d'œil pleine de vie et de santé, à la considérer avec attention, présentait des symptômes non moins alarmants. A la religion de Jésus, également vénérable par les vertus de son divin fondateur, par son antiquité et par l'assentiment des peuples et des siècles, on avait substitué je ne sais quelle mythologie métaphysique, mélange impur de philosophisme et de révolution, et qui, sous le nom fantastique de *raison*, se prêtait commodément aux passions

de la multitude, et justifiait celles de ses tyrans. Dans leur délire de perfectibilité idéale, ou plutôt par les combinaisons désorganisatrices qui leur étaient familières, les novateurs remplaçaient par le dogme impraticable des vertus payennes, le culte auguste, facile et simple de l'évangile. Sur les autels où l'image de l'Homme-Dieu avait si long-temps retracé l'héroïsme de la justice et de la douceur, on avait élevé l'effigie d'un frénétique, dont la bouche ne s'était ouverte que pour prêcher le meurtre; et dans le sanctuaire même où la Vierge sans tache avait obtenu les hommages de la piété, une prostituée recevait l'encens profane de l'idolâtrie. Les palais des puissances renversées ne jouissaient pas d'un meilleur destin. Sous leurs lambris magni-

fiques, parmi leurs portiques de marbre, emblême majestueux de l'autorité souveraine, on voyait errer ses nouveaux dépositaires, ou plutôt ses ravisseurs. De même que le mépris de la divinité avait satisfait ces génies sublimes, décorés du nom d'esprits forts, qui ne voyaient dans la religion qu'un amas de préjugés ridicules et de prestiges; de même l'oubli des convenances enchantait ces politiques profonds qui souriaient dédaigneusement aux graves minuties de l'étiquette. Celle de la nouvelle cour n'était ni compliquée ni embarrassante. Des étoffes d'un tissu grossier, de couleurs sales, drapées, grotesquement, autour des membres des nouveaux potentats, contrastaient avec les soieries ondoyantes et la pourpre fastueuse qui s'unissaient aux métaux par-

filés et aux réseaux de lin, pour decorer nos rois. L'idiôme, le protocole, les cérémonies avaient pris un caractère âpre et rude, bien opposé à l'urbanité monarchique ; et il y avait loin de Collot *mitraillant* les Lyonnais ses concitoyens, à Henri IV nourrissant les Parisiens ses ennemis.

Pendant que la science de gouverner les hommes était professée par des bourreaux métaphysiciens, belles-lettres, arts consolateurs, que deveniez-vous ? Partout le marteau des Vandales brisait vos nobles productions ; partout le démon révolutionnaire vomissait les siennes. On avait oublié, on dédaignait l'étude de ces proportions heureuses que le ciseau de Phidias et de Praxitèles a immortalisées ; on méprisait la riche et sage ordonnance de Raphaël, la

pureté des contours du Guide, la fierté des touches de Rubens et du Dominicain. Des monuments hideux par le choix de leurs sujets et par leurs formes gigantesques; des tableaux, tout à-la-fois la honte de l'art et de l'humanité, une musique plus bruyante que passionnée, sur-tout des spectacles que remplissait d'épouvante le spectre sanglant de la Melpomène britannique; c'était par de semblables innovations qu'on voulait amener la plus aimable nation du monde au dégoût de ces richesses dont fut prodigue la plume de Racine et de Corneille, la lyre de Gluck, le crayon de le Sueur, le ciseau de Bouchardon.

Sans entrer dans les détails que l'histoire se réserve, voilà quelques-uns des traits caractéristiques de l'époque vers laquelle Fer-

dinand rentra dans Paris. Dès le lendemain de son arrivée, porteur de la carte mystérieuse que lui avait donnée le curé, il se présenta chez le député pour lequel Bénédict lui avait aussi remis des lettres. Celui-ci reçut le prince avec une franchise méridionale, qui, aux yeux de ceux dont il était sûr, montrait aussitôt son âme à nud. Vous avez donc gravi le volcan, lui dit-il, et vous voilà sur le cratère? Plaise au ciel que vous nous aidiez efficacement à l'éteindre! Mais dites-moi : avez-vous parcouru la carte du pays dans lequel vous débarquez? Le prince répondit qu'il y avait trop peu de temps qu'il y était pour la connaître; seulement que l'échantillon qu'il venait d'en voir, lui donnait du reste une biendéplorable idée. Et qu'avez-vous vu

demanda le député? Ferdinand dit qu'il sortait de la séance du comité de sa section, où, pour faire viser son passe-port, l'avait entraîné le propriétaire de l'hôtel où il était descendu. Il ajouta que les mines patibulaires des honorables membres, leurs questions insensées, leur idiôme grossier, l'indécence de leurs discours et de leurs costumes, l'auraient épouvanté, s'ils ne l'eussent indigné. J'ai rougi pour la nation la plus douce et la plus polie, dit-il, de ce que la majesté de son gouvernement est remplacée par la stupide tyrannie de ces hommes qui joignent au naturel sauvage, l'appétit des cannibales. Voilà, reprit le député, les fruits amers de l'anarchie. La révolution pouvait être nécessaire. Je veux dire qu'un concours de circonstances, amenées par les

événements, préparées dans leur origine par les hommes, mais indépendantes d'eux dans leur marche, s'était formé, réuni, pressé pour la déterminer : c'était son explosion qu'il fallait prévoir, qu'il était important de prévenir ; c'était sa course qu'il fallait guider, le chef du gouvernement régulier devait devenir le chef de l'anarchie ; il devait la diriger des bas fonds d'où elle jaillissait, sur certaines hauteurs exhorbitantes, qui, de leur poids, accablaient toute la société. Mais les abus détruits, il fallait penser à déblayer leurs décombres et à tout améliorer. Qu'ont fait les novateurs, au contraire ? Ils ont porté la faux, la sappe, le canon, le poignard sur les hommes et sur les choses. Dans leur aveuglement destructeur, ils ont démoli ce qui ne demandait qu'à

être réparé ; et maintenant les voilà debout au milieu des débris, comme le temps pesant sur les ruines de Palmyre. Pour avoir l'air de bâtir, après avoir tout renversé, les voilà qui creusent des prisons et dressent des échafauds.

» Le représentant s'animait ; son éloquence provençale commençait à couler comme une source vive. Il comprit qu'il n'était point à la tribune, ni parmi les conjurés, et s'arrêta. Après un déjeûner, tel qu'en pouvait offrir à cette désastreuse période, un ami de la patrie affligé de ses malheurs, il voulut faire précéder de quelques renseignements indispensables, l'initiation de Ferdinand aux secrets de l'entreprise libératrice. C'est pourquoi il commença par tracer en peu de mots le tableau qu'offrait alors la France, et plus par-

ticulièrement Paris. Cette esquisse rapide, nous croyons pouvoir la placer ici, à la suite des premiers linéaments que nous venons de hasarder; tant pour fixer sur des dates incertaines l'esprit de nos lecteurs, que pour jeter un jour plus lumineux sur la partie morale de ces mémoires.

« Il faudrait être à l'alphabet du cœur humain, dit au duc le député, pour se persuader que c'est uniquement par un amour désintéressé de la patrie, que vous voulez vous armer contre le tyran qui l'opprime. N'exigeons pas dans des âmes toutes humaines un héroïsme au-dessus de l'humanité. Ceux d'entre nous qui méditent en secret la perte des décemvirs, chérissent certes leur pays; mais ils mettront d'autant plus de courage à se délivrer, qu'ils se sauveront avec

lui. Peut-être même haïraient-ils moins Robespierre, si Robespierre, plus adroit, les eût ménagés davantage.

» Si donc, autant pour éloigner la hache de nos têtes, que de celles de nos concitoyens, nous l'attirons sur celle du monstre, permettez-moi de penser que vous vous unissez à nous, moins par ressemblance d'opinions, que par identité de but. Je m'explique. Quoique d'un sang qui régna, et qui, pour avoir régné, fut répandu, je ne vous suppose ni désir secret à la restauration du trône, ni soupirs intimes à la vengeance. La sagesse de votre éducation fournit la garantie de votre tempérance; et, nonobstant l'écart qui vous en a fait sortir un instant, votre conduite chez Bénédict donne la mesure de votre pro-

bité. Mais, pour ne pas vouloir agir en roi, ni en ennemi, vous n'avez pas promis de n'être plus amant? Vous rougissez? Eh! bien, oui, c'est là le premier, le principal, le plus puissant véhicule qui vous excite : vous sentez, qu'à la destruction du tyran est attachée la liberté de votre cousine; peut-être même, en résultera-t-il votre union avec elle; et ainsi s'accompliront les vœux d'un illustre proscrit si bien d'accord avec les vôtres. Vous voyez que je suis instruit. La suite vous prouvera que je le suis sur-tout pour vos intérêts. Bénédict a dû vous démontrer que le retour absolu du régime royal serait aussi difficile qu'impolitique; mais Bénédict vous a dit sans doute aussi, qu'à cette tentative près, que je suis loin de favoriser, tous les autres

efforts me coûteront peu. Je ne vois à les essuyer que de l'honneur ; à y réussir, que du profit : je délivre mon pays, je sauve ma tête, et je répare envers des infortunés les torts des événements. Avant de vous faire voyager dans ces régions un peu étranges, commençons par vous indiquer l'itinéraire.

» La position de la France est singulière, elle est unique, elle n'a jamais eu lieu, elle ne pourra se répéter. La république s'égorge dans l'intérieur ; au-dehors elle triomphe. Des flots du sang qu'elle verse, une partie est celui de ses enfants ; l'autre appartient à ses ennemis. En même temps que ses armées disputent son indépendance aux coalisés qui ont décidé sa servitude, les bourreaux du dedans assassinent les vrais amis de

la liberté. Robespierre, le plus absolu des despotes, gouverne en sultan; Bailly, le plus modeste des républicains, est tué sur l'échafaud. Enfin, pour exprimer une situation si extraordinaire, qui même semble déconcerter tous les systèmes d'observation, d'économie morale et politique, on est réduit à comparer la France à un malade fiévreux, dont le délire augmente la force, en même temps qu'il accroît la fureur, et qui, du bras dont il déchire ses entrailles, repousse et terrasse ceux qui veulent enchaîner ses transports.

» Examinons avec plus de détails les affaires de ce malade infortuné. Quel spectacle offre celles de l'intérieur ? Dans une assemblée de législateurs, qui, plus grands que les sénateurs romains, puisqu'ils sont plus puis-

sants, devraient rappeler un conseil de rois, on ne trouve que gladiateurs de tous les partis, prêts à prouver par un coup de poignard, ou quelquefois par un coup de bâton, l'infaillibilité de leurs sentimens. Les plus vertueux, les plus éloquents sont immolés, en fuite, ou prisonniers; leurs vainqueurs farouches, idiots, jactancieux et sanguinaires, commandent à la faiblesse, à l'ignorance par la superstition et la peur. Entassant les épais volumes de leurs lois incohérentes, obscures, contradictoires et compliquées, ils alimentent l'insatiable voracité de la chicane, dont ils sont les noirs suppôts. Si l'on descend de la source infectée de la législation, aux diverses branches de l'administration publique, que découvre-t-on? Une foule d'a-

gences subalternes, esclaves forcées de la tyrannie , despotes dans leurs sphères , rivales entre elles , dispendieuses sans nécessité, et nuisibles par cela seulement qu'elles sont superflues. Les divisions ministérielles n'offrent pas un aspect plus satisfesant. Finances bouleversées , quoique momentanément soutenues par le balancier qui abat des têtes et par le prestige d'une richesse idéale ; marine anéantie , et colonies en feu ; travaux des manufactures suspendus; entretien des routes et des canaux négligé ; formes *acerbes* de la démagogie , substituées à la dignité des procédés diplomatiques ; la balance de Thémis entre les mains des partis, qui distribuent ses arrêts au poids des opinions; accroissement prodigieux d'impôts en argent et en hommes ,

d'où le desséchement de l'industrie, du commerce, de la population; pièges perfides, trahisons multipliées, qu'une police astucieuse et féroce organise et dresse contre la pensée: voilà quelques-uns des fléaux dont la main du gouvernement frappe ses administrés. Envisagée sous un autre point de vue, la perspective est plus effrayante encore. La France, hérissée de baïonnettes, est un camp que le fanatisme politique, la terreur, l'ignorance, la cupidité, ont peuplé de Tartares. La langue française, sublime dans les vers de Corneille et dans la prose de Bossuet, harmonieuse sous la plume de Racine et de Fénélon, n'est plus, dans la bouche des déclamateurs sectionnaires, que l'idiôme ordurier des halles. C'est trop peu; par un prodige réservé au siècle

des lumières, le crime marche à côté du ridicule. On insulte ceux qu'on assassine; d'effroyables épigrammes, des calembourgs homicides, errent sur les lèvres qui prononcent la mort. Le sang ruisselle des échafauds à Paris, à Lyon, à Arras, à Nantes, à Bordeaux, à Avignon. Les journaux, les théâtres, la littérature, les arts sont gangrénés par cette double épidémie de mauvais goût et de cruauté. Les usages même s'altèrent; les formes de l'urbanité française sont proscrites, la politesse est nommée servitude, et la grossièreté indépendance. Il n'est pas jusqu'à la coupe ridicule des vêtements, jusqu'au désordre du costume, qui ne soient l'emblême de nos brigandages insensés. Cependant, du haut de son trône de fer ensanglanté, la Convention,

ou, pour parler plus juste, ses dominateurs, assignent à Rousseau l'opprobre de pourir près de Marat; demain, cependant, le Peuple Français proclame l'Être suprême, et reconnaît l'immortalité de l'âme!

» Ainsi se présente, au premier aperçu, cet épouvantable chaos qu'embrouille et qu'obscurcit sans cesse le démon du mal; mélange hétérogène et bizarre des substances les plus discordantes, des éléments les plus opposés; abyme de forfaits et de malheurs, dans lequel pourtant nous avons entrepris de porter la lumière, l'ordre et l'organisation. La tâche est difficile, les obstacles sont grands et multipliés; mais l'intérêt qui anime chacun de nous est bien puissant; c'est le plus cher pour nos cœurs. Nous avons

la patrie à sauver, nos propriétés à défendre, nos têtes à garantir. On est fort avec de tels motifs, qui cependant, nous ne nous le dissimulons pas, ne peuvent suppléer au courage, mais qui l'inspirent, et, malgré nos efforts, peuvent nous conduire à notre perte. Ce n'est point une raison pour reculer : la mort est devant nous peut-être, mais elle y est avec la gloire ; derrière, la mort et la honte nous attendent ».

Ferdinand n'eut pas de peine à comprendre, et le lecteur verra facilement, que le ressort qui animait la conjuration tramée contre Robespierre, était loin d'être trempée d'un patriotisme désintéressé, ainsi que le pensait, et que le lui avait dit l'estimable pasteur. De l'aveu même du Représentant, l'intérêt personnel en était le pre-

mier mobile, que secondaient cependant d'autres motifs plus nobles. « Qu'importe, au surplus, pensa le Prince, comment, par qui, et pourquoi le bien se fasse ? » J'admire la bonne foi du Député qui n'est point, et ne se prétend point un héros. Si l'on examinait scrupuleusement les actions en apparence les plus louables, et réellement les plus louées, y en aurait-il beaucoup qui obtinssent de l'estime? Quel sentiment m'excite moi-même! et si j'avais moins d'amour, serais-je aussi dévoué ? »

Il ne put se défendre de demander au Législateur quelle était la position des Prisonniers du Temple ? A vous parler franc, répondit celui-ci, ils nous occupent peu, et j'ignore comment on se conduit envers eux. Les comités de gouvernement se sont reposés

de ce soin sur la commune; c'est elle qui pourvoit à leur existence. J'ai ouï parler d'une façon de gouverneur placé près du petit Charles; mais il y a grande apparence que l'enfant ne deviendra pas fort érudit sous ce maître; c'est un cordonnier. Ces mots, prononcés avec une négligente indifférence, firent venir les larmes aux yeux de Ferdinand. D'une voix tremblante, il osa à peine s'informer de sa cousine, demande à laquelle le Représentant ne répondit pas mieux. Au reste, ajouta ce dernier, je suis peu propre à vous donner des lumières satisfesantes sur un objet qui, je le sens, doit vous intéresser; pour cela, autant que pour vous dévoiler les mystères de l'entreprise à laquelle vous voulez participer, je vais vous aboucher avec

un personnage, dont, je crois, vous serez content. Veuillez me suivre.

Le député, qui demeurait dans une des rues adjacentes à la place dite alors *de la Révolution*, la fit traverser au prince qu'il conduisait dans les bureaux du comité de salut public. Un immense concours d'individus des deux sexes et de tout âge, couvrait déjà cette place horriblement célèbre, au milieu de laquelle, en face d'un grossier mannequin de plâtre qu'on appelait *la liberté*, s'élevait un échafaud. La hache ensanglantée frappa les regards de Ferdinand qu'elle fit pâlir; il éprouva une sensation plus pénible encore, à l'aspect de trois charrettes encombrées de condamnés qu'on traînait à la mort. Ils étaient précédés par

une voiture bourgeoise, dans laquelle un commissaire-rapporteur allait tenir note du supplice, et sur le siége de laquelle un cocher vêtu de rouge, mêlant à la terreur de cette scène de deuil, les éclats d'une atroce gaîté, amusait la populace curieuse par des gestes sanguinaires et par des propos indécents. Le législateur fit remarquer au prince, l'éange assemblage des condamnés, leur nombre prodigieux, la sérénité de leurs traits et de leur maintien. Quel contraste, dit alors Ferdinand, de cette furieuse ivresse à laquelle s'abandonne la tourbe soudoyée, qui accourt ici faire débauche de sang, avec le calme majestueux qui décore les victimes! Elles vous touchent, par ce que vous êtes homme, reprit le député; elles vous intéresse-

raient sous mille autres rapports, si, pour avoir assisté à l'instruction de ce qu'on nomme leur procédure, vous connaissiez la pureté de leur conduite et la beauté de leurs âmes. Contemplez seulement cette jeune et belle femme, dont les cheveux noirs, quoique coupés, relèvent encore avec tant d'avantages, la blancheur de son teint; privée de l'usage de ses mains qu'un infâme lien a garrottées, elle fixe tour à tour sur le jeune homme assis à ses côtés, et sur le vieillard placé dans le fond, des regards attendris. L'un est son époux, l'autre son père. Elle vient d'apercevoir le glaive fatal; elle a souri, ses traits se sont animés, ses joues se sont colorées, et au mouvement de ses lèvres, je juge qu'elle félicite ceux qui lui sont chers,

qu'elle se félicite elle-même de toucher au terme de leurs maux. — Voilà pourtant ceux que la scélératesse du gouvernement envoye au cercueil, s'écria Ferdinand ; voilà ceux qu'y laisse descendre la criminelle lâcheté des Parisiens ! — Parlez bas, dit le représentant avec précaution ; ne savez-vous pas que des oreilles invisibles recueillent ici jusqu'au frémissement des lèvres, et saisissent la pensée, avant même que la parole, en l'exprimant, ne lui ait donné l'existence. Parlez bas. Quant aux Parisiens, c'est une foule sans énergie, sans ressort, sans direction, avide de spectacles et de nouveautés, curieuse, crédule, légère et fanfaronne. Les Parisiens gémissent peut-être ; mais leurs gémissements ne passent pas leurs foyers. Une pompe

théâtrale leur fait oublier l'horrible pompe des échafauds; les disputes de la Convention les amusent, comme les amuserait un tournois de théâtre; ils assistent aux séances sanguinaires des Jacobins et des Cordeliers, comme ils assisteraient à la comédie; ils admirent les discours éloquents de l'*Incorruptible*, et ne peuvent s'imaginer qu'un orateur, vertueux dans ses paroles, soit un monstre par ses actions. Enfin les bosquets de lilas du Pré St.-Gervais chassent de leur mémoire les massacres de Septembre; et c'est en fredonnant le *vaudeville de la guillotine* qu'ils se consolent de ses coups. — En achevant de parler ainsi, nos interlocuteurs arrivèrent au ci-devant hôtel de Brionne.

On venait d'y réorganiser sur

un plan plus révolutionnaire, les bureaux de la seconde section du gouvernement, déjà si fameuse sous le nom de *comité de sûreté générale.* Dans l'intérieur de la première cour, à égale distance d'une fontaine et des fosses d'aisance, le duc remarqua une sorte de loge percée à son extrémité supérieure par une lucarne en losange, à travers les barreaux croisés de laquelle il vit un groupe de plusieurs têtes. Ce chenil, dit le député, sert de premier dépôt pour ceux dont le comité ayant ordonné l'arrestation, exige aussi la présence. Là, dans une enceinte de dix pieds carrés, gémissent quelquefois durant huit jours, privés d'air, de lumière, de meubles et de lit, des infortunés qui n'en sortiront que pour aller à la mort, par l'affreux chemin de la con-

ciergerie. Considérez ce bouge avec vénération ; il enferma, il contient encore des vertus héroïques, des talents admirés : les noms des martyrs qui l'honorèrent, tracés, par leur propre main, sur la muraille de ce cachot, brilleront long-tems encore après que le comité ne sera plus. Voyez, ajouta le représentant, voyez sur les premières marches du principal escalier, cette réunion de femmes dont l'attitude suppliante et l'expression douloureuse, prouvent assez les rapports qu'elles ont avec les détenus : dès que le jour commence à poindre, elles assiégent ainsi la porte et les antichambres des gouvernants ; la plupart silencieuses, debout, immobiles, accablées de fatigues et de chagrins, épient la minute où l'homme puissant passera devant

elles, dans l'espoir de lui offrir une humble requête, de lui glisser un mot de prière, d'en recueillir un de consolation qui, pour quelques jours, bannisse leurs craintes et leur rende un peu de sérénité. Quelques-unes dédaigneuses et fières, telles que celle-ci, dont la physionomie sombre et la stature élevée indiquent l'orgueil et le mécontentement, se tiennent à l'écart, s'approchent avec répugnance, parlent avec hauteur ; et, ne pouvant ni oublier leur élévation passée, ni pardonner leur humiliation actuelle, irritent plutôt qu'elles ne désarment des tyrans déjà prévenus. Je ne dois pas omettre de vous dire que, parmi la foule de ces *pétitionnaires*, d'âge et d'état si différents, il s'en trouve un bon nombre sur les charmes desquelles ceux qui les

employent, comptent beaucoup plus que sur l'innocence de leur cause et la légitimité de leurs réclamations. C'est ce que vous pouvez vérifier, en jetant un coup-d'œil dans les salles que nous allons parcourir.

Après avoir franchi la première remplie de soldats, de gendarmes à figures sinistres et de malheureux déstinés à la détention, nos personnages traversèrent deux autres pièces, où, au milieu de plusieurs groupes, dans lesquels les femmes étaient en majorité, ils virent en effet quelques jeunes personnes, brillantes de fraîcheur, de grâces et de santé. C'était un contraste singulier que leur maintien modeste et leur physionomies grâcieuses; parmi les visages repoussants et les durs propos des sbires de la tyrannie.

L'opposition redoublait et les réflexions abondaient à l'idée de ce qu'avaient été ces vierges timides, de ce qu'étaient leurs oppresseurs et du sort qui les attendait au sortir de cette antichambre de la mort. Ferdinand en remarqua une, dont les traits à-la-fois pleins de noblesse et d'ingénuité, eussent fourni à un peintre une admirable tête d'étude. Elle était assise dans une embrâsure de fenêtre, et placée de manière que la lumière glissant obliquement sur elle, semblait n'éclairer une partie de ses charmes, que pour faire désirer leur aspect tout entier. — Pendant que le député, à la faveur de sa carte, pénétrait dans l'intérieur des bureaux, le prince, en attendant la même facilité, resta seul ; et, après quelques pas de promenade isolée, pendant

laquelle ses yeux se tournaient involontairement vers la fenêtre, il alla s'y asseoir. Presqu'en face de la demoiselle qui d'abord avait excité son attention, il s'aperçut qu'à travers ses paupières baissées des larmes s'échappaient ; il en fit la remarque à voix basse et osa lui en demander la cause. Elle apprit au duc que l'infortune d'un frère les fesait couler. Depuis plusieurs années, ajouta-t-elle, il défend son pays, et son sang a été répandu dans plusieurs actions d'éclat. A l'une des dernières livrées aux Anglais, obéissant à l'impulsion de son cœur généreux, il n'a pas cru devoir exécuter à la lettre sur de malheureux prisonniers de cette nation, le décret qui ordonne leur mort soudaine ; il leur a laissé la vie, et pour cela, un représen-

tant l'a plongé dans les fers. Peut-être va-t-il périr, pour n'avoir pas voulu être un assassin! — Le prince cherchait à écarter cette noire idée, lorsque le député, reparaissant sur le seuil intérieur des bureaux, lui fit signe de le suivre. Il dit à Ferdinand encore tout ému du récit de la jeune fille : Prenez ce papier et placez-le dans votre porte-feuille; observez tout, laissez-moi faire, laissez-moi répondre, et n'interrogez pas.

Ils traversèrent d'abord un corridor spacieux, percé de plusieurs grandes croisées, à chacune desquelles veillait un gendarme, sabre nud sur l'épaule. Au bout de ce corridor, ils montèrent les dix premiers degrés d'un large escalier; puis, ayant détourné à droite, le député souleva une portière de tapisserie qui se fermait sur une

seconde allée, mais totalement obscure, et faiblement éclairée par des lampes. Vers l'extrémité de ce passage, était une petite porte basse, à laquelle frappa le conducteur du prince. Celui qui vint leur ouvrir en silence, ferma sur eux avec précaution, leur fit traverser une première antichambre absolument nue et déserte, une seconde dans un coin de laquelle un jeune homme assis à un secrétaire écrivait attentivement; et après les avoir introduits dans un arrière-cabinet, et leur avoir présenté des siéges, il les laissa seuls.

Quoique ces circonstances n'eussent rien que de très-ordinaire, elles étaient cependant environnées d'un certain mystère fait pour préparer à quelque chose de majeur, l'esprit de Ferdinand.

Il promenait autour de lui un

regard plus inquiet que curieux, et n'y remarquait d'autres objets que ceux qu'on trouve habituellement dans les bureaux; lorsqu'un panneau de la boiserie du fond glissa sur une coulisse, et ménagea l'entrée du cabinet à un nouveau personnage.

Le député se leva, et allant à sa rencontre : Le voilà, lui dit il; je le laisse avec vous et m'empresse de vous quitter. Puis revenant au duc assez surpris : De la discrétion et de la docilité, ajouta-t-il en lui serrant la main.

Nous sommes seuls, dit alors à Ferdinand le nouveau venu; ne perdons pas en verbiages des instants précieux. Vous ne me connaissez pas; des paroles n'apprennent rien; c'est par des faits que vous m'apprécierez. L'essentiel aujourd'hui est que je vous connais;

voici une lettre de Bénédict qui vous annonce. Je sais qui vous êtes, ou plutôt ce que vous avez été. Il ne s'agit maintenant que de ce que vous voulez, vous devez être. — Ferdinand voulait interrompre : Silence, lui dit son interlocuteur avec un geste d'effroi; silence ! savez-vous où vous êtes ?... Puis reprenant avec plus de tranquillité : Vous devez, vous voulez être le libérateur de votre pays. Méritez d'abord l'honneur de le devenir par votre docilité. Prenez ce papier (l'inconnu remettait au prince un feuillet de papier mince écrit sur un côté.) Lisez trois fois ce qu'il comporte, et avalez-le ensuite ; vous me reverrez dans dix minutes. — La coulisse s'ouvre; le duc resté seul, demeure stupéfait.

Ces mots, *Savez-vous où vous*

êtes? retentissaient encore à son oreille, et lui inspiraient un sentiment de curiosité qui n'était pas sans quelque crainte. Mais bannissant bientôt cette affection puérile, il jette les yeux sur le papier qu'on vient de lui remettre. Son étonnement redouble, en y lisant ces mots :

« Souvent on réserve pour la
» parole ce qu'on n'ose confier
» au papier ; ici, il faut écrire
» ce qu'on ne peut articuler de
» vive voix. Pénétrez-vous bien
» de ce que vous allez lire : votre
» vie en dépend ; le salut de la
» France y est attaché ; la déli-
» vrance de celle qui vous est
» chère... Vous vous trouvez dans
» le cabinet secret de Robespierre ;
» deux cloisons et un tambour
» vous séparent seuls de lui. Vous
» allez lui être présenté comme

» un agent anglais, envoyé de
» Pitt. Le papier que vous a donné
» le représentant, contient vos
» lettres de créance. Présentez-le
» avec assurance ; il est authen-
» tique. Présentez de même un
» paquet qui vous sera remis. On
» le lira en votre présence ; écou-
» tez-le bien, et calculez vos ré-
» ponses sur son contenu. Ne ha-
» sardez aucunes questions. Vous
» connaissez Londres, le roi Geor-
» ges, Pitt, Dundas, Grenwill,
» les principaux membres de l'Op-
» position et de Wert-minster ;
» répondez avec laconisme et in-
» telligence. Cette première entre-
» vue va peut-être décider si la
» France restera à genoux dans le
» sang, ou se relevera triom-
» phante ; songez-y. Observez
» votre guide, et mettez votre es-
» pérance au dieu qui punit les

» tyrans. — Déchirez ; avalez ce » papier ».

Ferdinand n'eut le temps ni de relire cette instruction, ainsi qu'on le lui avait recommandé, ni de se livrer aux réflexions qu'elle pouvait faire naître. A l'aspect de la boiserie qui s'ouvrait, il se hâta de froisser le papier, et de le couler dans sa poche. Son introducteur en tenait un autre, dont le cachet, que le prince observa, portait l'empreinte du léopard britannique. Toujours silencieux, ils entrèrent dans le vuide obscur du tambour, au fond duquel un bouton imperceptible, poussé par l'inconnu, fit céder une porte de glace, qui ouvrait dans le cabinet particulier du tyran.

Tout ce que le luxe inventa pour embellir nos demeures, se réunissait dans cet endroit. Des-

siné en rotonde, et en apparence soutenu par un rang circulaire de pilastres corinthiens, c'était d'une coupole hémisphérique, qu'à travers les ondes soyeuses d'un transparent gris de lin, il recevait le jour; lumière douce et ménagée, également convenable aux yeux délicats du maître, et propre à refléter les plus agréables teintes sur l'ameublement. Les formes de celui-ci, modelées sur l'antique, unissaient à l'élégance moderne d'une moire azurée, un riche entourage de bronze doré. Deux magnifiques bureaux, autant de consoles, et une table ronde placée au milieu, offraient la réunion de ce que l'art de l'ébéniste, secondé par celui du ciseleur, peut imaginer de plus somptueux. De larges panneaux de glace, alternativement séparés par de grands

portraits en médaillon, et par des girandoles de cristal, achevaient de décorer ce cabinet, où l'usurpateur foulait insolemment les tapis des grands spoliés. Nous insistons sur ces détails, parce que la pompe qu'ils décrivent forme avec les maximes de ceux qui en jouissaient le contraste le plus scandaleux et le plus accusateur.

Vis-à-vis d'un des secrétaires, en face d'un trumeau qui reproduisait son image, était nonchalamment étendu un personnage que le conducteur du duc lui dit être Robespierre. Ferdinand, à son aspect, ne peut réprimer un mouvement d'horreur et d'effroi ; il se voyait à la merci d'un monstre, tout couvert du sang de sa maison, et qui, chaque jour encore, se baignait dans celui des plus grands citoyens. Il se contint

cependant, encouragé par un coup-d'œil de l'inconnu, qui, s'adressant au chef nominal des décemvirs, lui dit avec l'accent d'une confiance intime : Robespierre, souffrez que je vous présente sir Ferdinand, né Français, mais naturalisé Anglais depuis quelques années ; les dépêches qu'il va vous remettre, vous prouveront l'estime où le tient M.r Pitt, et quel cas vous pouvez faire de sa personne et de sa mission. Le tyran, levant les yeux sur le héros, tendit la main pour prendre le paquet; mais l'introducteur observa qu'il serait à propos de vérifier les lettres qui créditaient son ambassade. Et Ferdinand aussitôt ayant présenté le papier qu'il tenait du député, et qu'il n'avait pu lire encore, apprit avec une surprise toujours croissante, que

cet acte, daté à Paris, de la veille, et souscrit par le lord Owembury, constatait, qu'envoyé par le conseil privé du ministère britannique, près de son agent général résidant en France, sire Ferdinand revêtu du caractère d'une agence particulière, devait remplir, auprès de la section diplomatique des comités de gouvernement, une mission secrète. Le nom d'Owembury, de ce perfide Anglais, qui, délaissant le chef infortuné d'une expédition imprudente, l'avait livré au ressentiment des émigrés et à la haine des républicains; le rôle nouveau, et non-moins fallacieux qu'il jouait maintenant à Paris; ses liaisons avec le réprésentant ami de Bénédict; la crainte de se trouver compromis dans une intrigue déshonorante et dangereuse; tout cela éveilla dans

les

les idées du prince des alarmes et des regrets. A quel avilissant emploi feignais-je d'être descendu, pensa-t-il, et sous quel sale manteau faut-il que je cache un nom glorieux et des intentions louables ? Suis-je le jouet d'une indigne manœuvre ? Veut-on m'en rendre la victime ? Pendant ces réflexions mentales, Robespierre prenait lecture de la missive Anglaise. Ferdinand l'observait avec cet intérêt mêlé d'épouvante qu'inspire la vue d'un reptile venimeux ; il considérait la médiocrité de sa stature, la petitesse de ses proportions, la mesquinerie de ses traits, la pâleur de son teint, que fesaient ressortir encore un vêtement de couleur rembrunie, et l'artifice recherché de sa chevelure. Car, au milieu du désordre qui, des matières politiques, avait ga-

gné les toilettes, celle du dictateur n'avait rien perdu de son éclat. Ce roi des Sans-culottes respectait la décence des formes ; un des motifs de sa haine contre certains représentants, fut même le mépris qu'ils en témoignèrent, en affectant le tutoyement, les expressions triviales, la grossière familiarité des halles, et en salissant la tribune conventionnelle par le contact de leurs habits, dont l'étoffe, la couleur et la coupe, indiquaient moins des législateurs que des matelots.

Ferdinand s'apercevait, qu'en lisant et relisant la lettre qu'il lui avait présentée, Robespierre était loin d'être tranquille. Son émotion se manifestait par des gestes d'impatience et par la lividité redoublée de son visage. Que faire ? s'écria-t-il enfin, en poussant un

profond soupir, et en se levant. Puis, donnant la lettre à celui qui avait introduit le prince : Voyez, ajouta-t-il, ce qu'il faut faire, et ce qu'il y a à répondre ; et indiquant le faux envoyé : Prenez conseil de ce jeune homme ; on m'en dit du bien, et son air prévient en sa faveur. Tout-à-coup s'approchant de Ferdinand : -Vous ne me parlez de rien ; votre mission se borne-t-elle à me remettre des dépêches ? Dites-moi : dans quel état avez-vous laissé Richeville ? vous a-t-il remis le tarif du dernier cours ? M.r Pitt est-il satisfait des dernières opérations du tribunal ? Le duc, embarrassé par toutes ces questions, ne savait que répondre ; et, déjà assez inquiet, il regardait l'officieux inconnu, lorsque, la véritable entrée du cabinet s'étant ouverte, on in-

troduisit près du tyran, un individu dont la présence le fit reculer. Que venez-vous faire, lui cria-t-il, avec emportement? Vous êtes bien hardi de me forcer jusques dans cette retraite! Est-ce ici le comité? Croyez-vous que je veuille devenir le complice de ses assassinats? Allez, allez trouver Collot et Billaud et Vadier! Il y a six jours que je n'ai paru aux séances; je n'y mettrai pas le pied que le rapport de St.-Just et la loi de Gouthon n'aient été acceptés. — Calmez-vous, répondit le nouvel arrivé, calmez-vous; ils le seront; mais...... — Eh bien, mais? — Que dira la Convention? — Je voudrais bien qu'elle se permît d'y retrancher une syllabe. — Et Paris? — Se taira. — Et la France? — Applaudira. — Et l'Europe? — Vous

m'impatientez ! l'Europe aussi applaudira. Croyez-vous qu'elle ne voye pas la révolution avec plaisir ? — J'en doute. — Tenez, Fouquier, les meilleurs auxiliaires de Pitt et Cobourg, contre lesquels nous déclamons et fesons déclamer, dont vous jugez et comdamnez les complices, savez-vous quels ils sont ? — N'allez-vous pas répéter les propos de Vergniaud, reproduit par Camille et Danton ? — Pourquoi pas ? Danton, Camille et Vergniaud avaient du sens et voyaient juste. — Quoi ! c'est Robespiere.... — Oui, c'est Robespierre qui dit à Fouquier, mais qui le lui dit tout bas, que les plus grands amis des coalisés sont Fouquier et Robespierre. — Savez-vous que de tels discours ont valu la mort à ceux qui les ont proférés ? — Je le sais. — Vous

êtes donc coupable, ou ils étaient innocents ? — Je ne suis point coupable. — (Avec une explosion involontaire.) Vous ? — vous êtes leur assassin ! — (Avec emportement.) Monsieur Fouquier ? — La vérité vous blesse. — (Avec une colère encore plus marquée.) Osez-vous bien ?.... — Oui, j'oserai ; je sais ce que tu peux, mais je sais ce que je dois. — (Dans le dernier degré de fureur.) Scélérat ! — Tes injures ne m'intimident point ; ton masque va être arraché.... Monté au faîte du pouvoir, il faut que tu descendes !... Ces derniers mots impriment sur-le-champ une autre direction aux idées de Robespierre. La colère, après l'avoir fait blanchir, avait nuancé son visage de taches rouges et livides, pareilles à des meurtrissures ; ce que vient

de lâcher l'accusateur public lui rend sa pâleur première. Ses yeux s'obscurcissent, ses jambes chancellent, à peine il peut respirer; il se traîne vers un siége, il y tombe, le front inondé d'une sueur glacée. Ferdinand, à l'une des extrémités du cabinet, Fouquier à l'autre, contemplent ce spectacle. Est-ce là ce dictateur farouche, dont le sceptre est un poignard, dont le regard, comme l'épée de Gaïnas, donne la mort, dont les caprices sont des lois et font fléchir l'Europe? Son nom imprime l'épouvante; un mot adressé au monstre, un trait tombé sur sa tête en ont abaissé l'orgueil! Un de ses complices se fait son accusateur; il tremble, celui qui fait trembler la France! Réaction mystérieuse et sublime, qui rétablit l'équilibre rompu par la

tyrannie, et signale la justice distributive de la providence.

Fouquier attendit que Robespierre reprît ses sens. J'ai plus pitié de votre faiblesse, lui dit-il alors, que je n'ai de ressentiment de votre colère. La mienne aussi m'a emporté trop loin ; tout est perdu, si nous nous divisons. Sans le vouloir, sans le savoir, nous obéissons à un agent malin et secret qui nous désunit. Il faut déconcerter ses brigues et le vaincre, en nous ralliant. S'il fut des vertus dans la révolution, nous en partagerons tous l'honneur ; mais, solidaires pour elle, nous le sommes aussi des crimes. Fesons-les oublier par la victoire. — Tel est précisément mon dessein, répondit Robespierre, d'une voix affaiblie : mais après avoir vaincu, c'est par

la clémence que je veux triompher. — La clémence ? Ce mot dans votre bouche a droit de m'étonner. — Ecoutez-moi : Les torts de Camille et de Vergniaud ne furent point d'avoir désiré la clémence, mais d'avoir osé l'invoquer les premiers. Etaient-ils couverts de sang, pour en arrêter l'effusion ? Quels crimes si grands avaient-ils commis, pour pratiquer une si grande vertu ? Il n'appartient qu'à moi d'en disposer, à moi contre qui s'élèvent les cris de tant d'hommes égorgés. Une politique, que je crois bien entendue, quoiqu'on la désaprouve, m'a engagé dans la carrière du meurtre ; j'ai voulu recommencer Sylla ; mais ne pouvant, comme lui, redescendre dans les rangs vulgaires où l'abritait le bouclier de général, je dois imiter Auguste vieillissant.

C'est ce que brûle d'empêcher la majorité des membres gouvernants ; nul d'entr'eux ne pouvant devenir maître exclusif, ils s'entendent pour régner en commun, en prolongeant le décemvirat. Je ne le veux pas plus longtemps ; il est nécessaire qu'ils ployent. Le rapport de S.t-Just approuvé, le décret de Couthon accepté, une catastrophe terrible, mais dernière, achève l'orage de la révolution. Le lendemain, je permets à la France de respirer ; et malheur, au retour de la clémence, malheur à qui me demanderait compte ou raison du sang que j'ai versé !

Sans approuver expressément le plan de Robespierre, mais sans y opposer beaucoup d'objections, l'accusateur public dit seulement qu'il redoutait l'opiniâtreté de Va-

dier, la finesse de Barère et l'hypocrite dissimulation de Billaud. Au surplus, ajouta-t-il, soit perfidie ou sincérité, ils accèdent à ce que vous désirez. Votre nomination à la présidence est sûre; on agrée la loi de Couthon, sauf quelques amendements; on permet à S.t-Just son rapport, sauf quelques corrections; revenez donc, venez ce soir au comité; c'est ce dont je suis chargé de vous prier. — J'irai, dit Robespierre, reportez-en la certitude. Allez, et que de vaines discussions individuelles ne vous fassent pas oublier les intérêts de la patrie. Fouquier sortit; Robespierre apostilla quelques pétitions et un grand nombre de lettres; et, comme parmi celles qu'il annotait, la plupart étaient parfumées d'expressions adulatrices: Les lâches! s'é-

cria-t-il ; je les égorge, et ils remercient! En voici un dont le père est tombé sous le glaive du tribunal et qui donne mon nom à son fis ! Et cet autre qui rend grâces au ciel d'avoir vécu sous mon gouvernement ! Ah ! Mably! Mably ! tu avais raison de dire que si la peste avait des places à donner, elle aurait des courtisans ! — Il quitta son cabinet ; Ferdinand resta avec celui qui lui en avait frayé le chemin.

Nous sommes seuls enfin, dit-il au duc ; je puis déposer le manteau qui me cache, et vous ouvrir mon cœur en toute liberté. Cher prince, je vous revois donc, et c'est dans le palais de vos aïeux! Pourquoi faut-il qu'il soit souillé par la présence des régicides usurpateurs ? pourquoi, au lieu de vous y glisser sous une enveloppe

obscure, n'y paraissez-vous pas brillant de votre grand nom, de vos vertus, de vos malheurs? Que j'aurais de plaisir à vous y rendre des hommages aussi sincères que mérités, à expier par-là ceux que la nécessité me condamne d'offrir à la tyrannie! Un espoir si flatteur ne nous est plus permis. L'existence du roi, votre malheureux oncle, soutenait encore la chaleur de ses partisans secrets; mais elle s'est totalement éteinte, depuis l'attentat du 21 Janvier.

A dater de cette exécrable époque, la terreur s'est emparée des esprits, et la tyrannie du gouvernement, supportable jusqu'au 31 Mai, parce que jusqu'au 31 Mai, partagée entre la majorité de la Convention, ce fut plus sur la minorité de cette assemblée que sur la nation même qu'elle s'exerça;

depuis le supplice de Vergniaud et de ses amis, elle a perdu toute honte et toute mesure. Comme une vaste nappe d'eau, qui, sans faire beaucoup de ravages, couvre d'abord une ample surface; si, réunie en un réservoir commun et élevé, elle tombe de-là sur les campagnes, loin de leur être une onde fertilisante, ce n'est plus qu'un torrent dévastateur qui précipite avec ses flots l'épouvante et la mort. Telle fut la marche de l'usurpation. Calme et tranquille, tout le temps qu'elle fut disséminée dans les mains d'une majorité prudente; une fois concentrée en celles d'une minorité séditieuse, elle devint menaçante et farouche. Des lois sévères, des mesures fortes ne suffirent plus à sa politique; il lui fallut du sang, et c'est derrière un rempart

de ruines et d'échafauds qu'elle retrancha son trône. Cependant, au sein des décemvirs féroces, se formait un triumvirat non moins féroce sans doute, mais dont les conceptions ultérieures semblent destinées à exterminer la tyrannie par elle-même. Il est utile, il est nécessaire de les lui laisser développer; mais, si la route qu'il prend pour arriver à ce but doit être encore jonchée de cadavres, il faut l'arrêter et le frapper lui-même. C'est le but de la confédération à laquelle Bénédict, par ses liaisons avec le député son ami, se trouve uni, et vous a associé. Au Représentant et à quelques correspondants près, elle a pour motif la peur et l'intérêt personnel, colorés du beau prétexte de l'amour de la patrie. Que son succès réponde à ses espérances,

vous verrez le glaive passer en d'autres mains, l'usurpation changer de masque et la terreur d'objets. La vengeance succédera à la haine, le meurtre au meurtre; et, dans cette funeste réaction, l'anarchie, quoiqu'ayant pris un autre cours, dévorera toujours des hommes. Changer de joug, n'est pas le rompre. Mais, interrompit Ferdinand, quel serait donc votre dessein particulier? Si les faveurs des circonstances, continua le premier interlocuteur, me permettait de céder aux seuls vœux de mon âme, c'est en fléchissant le genou devant mon roi, que je vous répondrais. . . . . Le duc voulut interrompre de nouveau. — Je vous entends, prince, et j'admire autant la délicatesse qui vous ferait refuser la couronne, que le mérite qui vous en rend

digne. Je sais qu'entre elle et vous, outre les obstacles que les événements élèvent, il en est que la naissance oppose; obstacles, pourtant, qui ne seraient point insurmontables, s'ils étaient les seuls.

Il en est d'autres plus puissants, Monseigneur, et quant à présent, invincibles. Encore une fois, c'est moins à les briser tout-à-coup qu'il faut tendre, qu'à les aplanir peu-à-peu. C'est le but auquel je vise; c'est l'arrière-pensée que recèlent toutes mes démarches. Pour la rendre efficace, j'aurais désiré, je voudrais encore qu'une politique adroite et salutaire continuât de fomenter la zizanie entre les triumvirs et les comités. Dès long-temps, ils s'enlèvent mutuellement des portions de puissance; l'instant approche où ils se la disputeront toute en-

tière. Ce serait le signal de leur chute inévitable et réciproque. Mutuellement démasqués dans cette lutte décisive, ils s'entraîneraient mutuellement aussi dans l'abyme; ou si, dans le choc de ces scélérats, la victoire demeurait à l'un des partis, vous l'en verriez user pour achever la destruction de ses rivaux. Resté seul, il n'est plus à craindre; monté sur les débris de toutes les factions, mais factieux lui-même, l'ordre naturel des choses veut qu'il tombe, et le mouvement imprimé aux chances générales lui suscite pour adversaire et bientôt pour vainqueur le pouvoir légitime. — Ferdinand écoutait avec autant de plaisir que d'intérêt un homme dont les principes semblaient si bien d'accord avec les siens, dont les opinions saines tendaient à rétablir l'harmonie par la modération, dont

les vues perçantes employaient au salut de l'état les instruments même de sa perte. La défiance que lui avait donnée le mystère dont cet homme s'était d'abord environné, s'évanouissait. Ce sentiment fesant place à celui d'une juste curiosité, le prince demanda à son interlocuteur qui il était, quelles raisons l'attachaient aux destins d'une maison misérable et proscrite, et comment il se fesait que le ministère anglais, l'ennemi des Bourbons, s'il fallait en croire Bénédict, entrât pour quelque chose dans un plan combiné en leur faveur ? — Qu'importe comment, par qui et pourquoi le bien s'opère, fut-il répondu au duc ? La prudence ne me permet pas de satisfaire entièrement votre curiosité. Qu'il vous suffise de savoir que, quoique d'un âge peu avancé,

je vous ai vu naître, et que de votre berceau jusqu'à votre naufrage, mes yeux ont constamment été ouverts sur vous. O Ferdinand! ô Bourbon! ô mon prince! qu'il m'est dur d'aiguillonner votre impatience! qu'il me sera doux de la satisfaire! Soyez seulement persuadé que par ma naissance, autant que par mes intentions, je suis digne de vous être utile. Vous n'aurez point à rougir de mon nom; mais j'aurais à rougir, moi, de le prononcer en ces lieux. J'y suis connu sous celui d'*Olivier*. Vous en saurez assez, quand j'aurai ajouté que la confiance du nouvel agent britannique, Owembury, m'a valu celle de Robespierre. Le temps vous apprendra le reste; et cette missive, dont vous étiez porteur, et que m'a rendue le tyran, qu'elle inquiète,

va jeter de nouvelles clartés sur votre initiation. — Olivier lut au duc la lettre suivante :

« M.r de Richeville a reçu, » Monsieur, les deux barriques » d'huile de Provence, que M.r » votre frère lui a expédiées de » Toulon. Elles sont arrivées en » bon état, ainsi que ce que vous » aviez eu la précaution d'y pla- » cer ; ce qui, joint à vos deux » premiers envois, porte à *dix* » *neuf cent trente-deux mille* » *livres*, la quotité de vos ac- » tions sur la banque royale. Sur » cette somme, qui se réalisera » dans les vingt-quatre heures, » à votre volonté, vous n'aurez » à prélever que celle de *dix mille* » *livres*, à laquelle se montent » les frais, les déboursés et les » honoraires de M.r de Riche- » ville. Voilà, comme vous pou-

» vez le voir, vos affaires en bon
» train, et votre petit pécule fort
» agréablement arrondi. Oserais-
» je vous observer qu'il serait
» peut-être imprudent de tenter à
» l'amplifier davantage? Je n'i-
» gnore pas que votre frère, re-
» vêtu d'une puissance sans bor-
» nes, a aussi celle de contribuer
» facilement à son augmentation;
» mais, s'il faut s'en rapporter à
» un espion Anglais qui lui a été
» attaché en qualité de domes-
» tique, après le siége, il est sé-
» vèrement surveillé par son col-
» lègue *Ricord*, homme d'un ca-
» ractère doux et facile, mais
» d'une probité incorruptible. Ne
» serait-il pas essentiel de se dé-
» barrasser de cet Argus incom-
» mode, en lui donnant une au-
» tre mission? C'est à quoi vous
» devez sérieusement réfléchir. Il

» me semble aussi que vous vous
» refroidissez singulièrement sur
» votre projet favori. Quand vous
» déciderez-vous à me charger de
» vos pouvoirs pour acquérir la
» superbe habitation du duc de
» Dorset ? auriez-vous encore l'i-
» dée de rester en France ? Les
» fumées de l'ambition sont-elles
» donc préférables à la réalité de
» l'opulence ? Sylla, auquel votre
» doctrine et sur-tout vos actions,
» vous font comparer, descendit
» du rang suprême, et se retira
» dans une maison des champs.
» Venez donc, et n'oubliez pas
» qu'en prolongeant votre puis-
» sance, vous prolongez vos dan-
» gers ».

Quelle réponse ferez - vous à cette lettre, demanda Ferdinand ? — Une reponse dilatoire, pour l'instant, répondit Olivier ;

cependant Robespierre ne quittera jamais la France. — Ce serait, ce me semble, un parti fort sage. — Ajoutez le seul [illegible] puisse le sauver. Mais il pass[illegible] les jours en délibérations et n[illegible] fectuera rien. — Est-ce donc [illegible] le caractère que supposent t[illegible] d'actions atroces? — Il est cr[illegible] par peur, et terrible par faibles[illegible] D'une consistance trop frag[illegible] pour diriger les événements, [illegible] est entraîné par eux. S'il règ[illegible] quelque part, c'est à la tribun[illegible] sur quelqu'un, c'est sur ses h[illegible] bitués, et sur-tout sur les hab[illegible] tuées de la Convention et des Ja[illegible] cobins.

Le sentiment de son exiguit[illegible] physique et morale est le prin[illegible] cipe de ce qu'il [illegible]pelle son pa[illegible] triotisme, qui n'est rien qu'u[illegible] amour excessif de soi, et un[illegible] hain[illegible]

haine plus excessive des autres. Cette haine, qui bouillonne en son cœur, et circule dans ses veines, en même temps qu'elle colore son teint d'une nuance livide, donne à ces discours une sorte d'âcreté qu'on prend pour de l'énergie. Comme dans presque toutes les classes de la société, il rencontre des personnes dont les avantages l'emportent sur les siens, il s'est fait d'abord l'ennemi, puis le dénonciateur, enfin le meurtrier de toutes les classes de la société : des prêtres, car il a la pensée de substituer au culte de la raison, une sorte de religion dont il serait le pontife et dont il conférerait le sacerdoce; des nobles, car il est roturier; des gens de lettres, car il a des prétentions au génie, il se pique d'écrire et les journaux qui publient ses décla-

mations, lui persuadent qu'il est orateur; des riches, car il naquit à peine dans l'aisance, et la lettre que nous venons de lire, vous prouve assez qu'il veut redresser ce tort de l'origine. Le dernier ordre de l'état est l'unique qu'il excepte de son animadversion; premièrement à cause de l'analogie qu'il a démêlée entre lui et ceux qui le composent, ensuite parce qu'à la faveur de l'accès exclusif et du ton dogmatique qu'il a usurpés à la tribune, il exerce sur eux l'influence de la médiocrité sur l'ignorance. Pour l'exécution de ses plans, quels qu'ils soient, c'est à eux qu'il se confie, c'est sur eux qu'il se repose; Mahomet sous ce seul rapport, il compte autant de Séïdes qu'il a de partisans. Tous, au premier geste de l'imposteur, sont également prêts à donner la

mort comme à la recevoir. — Mais c'est assez nous occuper du monstre, ajouta Olivier en s'interrompant. Sa personne n'est qu'un mannequin, ses plans ne sont que des idées, auxquelles, pour donner de la consistance et de la vie, il faut le concours de ses complices. Ce sont eux qu'il faut circonvenir; arrêter leur marche, c'est forcer Robespierre de s'arrêter; contrarier leurs vues, déconcerter leurs projets, c'est le rendre immobile. Vous en voyez la preuve dans l'heureuse mésintelligence que mon adresse a suscitée entre lui et les comités; mésintelligence que la négociation de Fouquier tend à faire cesser. Absent depuis six jours du timon des affaires, cela ne retarde pas leur chute dans le gouffre de l'anarchie; mais cela rend le tyran

oisif, et l'inaction, qui aigrit son humeur atrabilaire, lui fait méditer de nouveaux attentats. En attendant qu'il verse encore du sang, il r[illegible]mine celui dont il s'est abreuvé. Son caractère soupçonneux, que vont calmer, pour l'instant, une réconciliation feinte et les honneurs qui en seront la suite, son caractère pénétré de haine calcule déjà la vengeance. Espérons que le moment où il voudra l'assouvir décidera sa perte. — Espérons plus, dit Ferdinand, espérons qu'il l'assouvira et qu'il délivrera la France de l'oppression, en pensant ne se délivrer que de ses propres ennemis. — Et que, par une réaction, aussi juste qu'inévitable, ajouta Olivier, ses ennemis attaqués se débattront sous ses coups jusqu'à ce qu'ils lui ayent fait payer de sa détestable vie, la vie qu'il

leur aura arrachée. - Alors la Patrie respire et sourit. — Les proscriptions cessent. — L'autel se relève. — Et si le trône ne renaît point, du moins une administration centrale et paternelle, modelée sur la monarchie, dont elle est l'ombre, nous fait jouir de ses avantages, sans nous fatiguer par ses abus.

FIN DU TOME SECOND.